

Un voyage au pays des Dogons au Mali

récit de Mireille



23/09/2005

©Hansjörg Klein

Texte de Mireille Andersch



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

Je n'ai pas acheté de cartes postales pendant ce voyage. Nous n'en avons vues que deux fois, tout au début du séjour, pas particulièrement convaincantes et nous avons du penser qu'il y en aurait d'autres. Ce ne fut pas le cas.

Alors pour ceux qui auront le temps, ils pourront se pencher sur ce texte qui est un petit travail d'autopédagogie à usage personnel pour ancrer quelques moments que je mets volontiers à disposition en remplacement des cartes postales et que je partage aussi volontiers avec mes compagnons de voyage, qui auront voix au chapitre.

Il existe un poncif qui dit, "*Tu fais un voyage, mais c'est le voyage qui te fait*". Celui-ci fût une plongée dans un ailleurs d'envergure qui laissera des traces. C'est dans cet esprit que je dédie modestement les lignes suivantes à Dorothea et à Hansjörg, sans lesquels cette aventure n'aurait pas existé.

Dorothea

Hansjorg

Martin

Mireille

Marcelin

Fidèle





Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 19 février Villevieille - Montpellier - Paris - Ouagadougou

Martin est allé chercher Dorothea et Hansjörg à Villevieille. Par la suite, j'ai appris que **dorroté** en Bambara veut dire **tout va bien**. A ce moment je ne le sais pas encore.

Tout est prêt. La maison est rangée et les sacs sont bouclés après en avoir fait sortir Keokuk, le chat. C'est Daniel qui nous accompagne à l'aéroport de Fréjorgues à midi.

Malgré une demi-heure de retard prise par l'avion au départ de Montpellier, et grâce à une course effrénée dans les halls de l'aéroport à Paris, nous attrapons la correspondance pour **Ouagadougou** après un passage express au duty free pour provision d'alcool et de clopes. Martin prend sagement du whisky et du Pastis, Hans choisit une bouteille de Grand Marnier, c'est sa fantaisie.

Le vol se passe. A la sortie de l'avion, c'est la nuit, nous sommes débarqués sur le tarmac, frappés par les vapeurs de kérosène que la chaleur rend étouffantes. Les vestes polaires liées en ceinture, nous passons successivement les différents barrages. Un agent vérifie les visa. Un peu plus loin dans la queue, un autre vérifie les vaccins, le dernier contrôle nos passeports. Les bagages sont tous là, la douanière choisit de faire ouvrir justement le mien, je me bats avec le cadenas. L'imposante personne n'a pas l'air de broncher devant la multitude de sacs de congélation scellés qui contiennent mes petites affaires. C'est une idée de Renée qui m'a prêté son génial appareil pour que je n'ai ni sable ni bête dans mes dessous. Dans les jours qui ont précédé le départ, j'ai mis sous vide tout ce qui me tombait sous la main, en rêvant au **Mali**. Mon sac reçoit finalement son grand Z à la craie rose. Z comme Zoll.

Nous scrutons les nombreux visages noirs et quelques panneaux. Il en a un avec **Klein**. Nous le suivons, nous sortons de l'aéroport tout en courant derrière nos bagages, en évitant les voitures et les gens. Nous nous retrouvons au moins à dix autour d'un grand 4x4 blanc. Il fait sombre. L'homme au panneau, c'est **Marcellin**, ce sera notre chauffeur et notre guide. Il se débarrasse énergiquement des accompagnateurs spontanés et autres porteurs improvisés en donnant une pièce à l'un d'entre eux.

Nous sommes sur le sol africain, dans la nuit africaine.



Le quartier proche de l'aéroport est plutôt moderne avec des bâtiments bas, rectilignes, quelques arbres. Le véhicule bifurque dans l'ouverture d'un mur rouge, c'est l'hotel des **Palmiers** où attend William Baccon, lyonnais d'origine, l'organisateur de notre voyage, sur les conseils de Marco.

Nous faisons le tour du propriétaire, salons ornés d'objets africains et de

grandes tentures brunes, piscine, bar en plein air, ventilateurs, bougainvilliers et manguiers. Les chambres sont prêtes et climatisées.

Le repas est prêt aussi, énorme salade frisée aux lardons (c'est amusant de penser que Martin et moi en avons mangé une la veille chez Françoise et André à Montpellier, en rigolant sur les mésaventures d'aéroport avec Gérard). Plutôt bizarre de manger ensuite un saucisson lyonnais chaud, grillé, servi avec des pommes de terre et des bananes plantains, sous un ventilateur dans ce jardin exotique. Ceci aurait du nous mettre la puce à l'oreille quant aux possibilités culinaires du pays, mais nous sommes fatigués de triturer notre tarte meringuée trop sucrée au citron et discutons plutôt avec les propriétaires.

Leur fils Mathieu étudie le commerce à Montpellier. Ils ont aussi un hotel à **Bobodioulasso**, un campement hotel quelque part dans le sud du Burkina et ouvrent un autre hotel chic à Ouaga. Bref, William semble une personnalité importante ici. Il nous donne les premiers conseils de comportement et de nourriture, qui correspondent à ce que nous avons lu dans le guide de Marco sur les us et coutumes locales, nous raconte quelques anecdotes, parle du **Fespaco** (Festival du film africain) et change nos Euros en Francs CFA, en arrondissant. La monnaie est un problème, mais il nous a préparé aussi quelques petites coupures et même quelques pièces de 200 CFA.





Je suis étonnée par la quantité et la précision des consignes données. Ici, nous sommes des toubabs et devons correspondre à notre image pour ne pas perdre le respect, pas la peine de dire merci tout le temps. Nous ne devrions donner de cadeaux que contre un service et une attention, de même pour les bics ou les bonbons aux enfants, pour éviter qu'ils ne se transforment en mendiants professionnels. Ces conseils s'avèreront justes mais pour les

enfants c'est inutile ou trop tard, ils ne nous lâcheront plus et les bics, nous les donnerons au chef de village ou au maître d'école. Quand aux pourboires, ils doivent être bien proportionnés. Ici le SMIG est autour de 45 Euros par mois (dans la mesure où les gens ont un travail salarié).

Il y a autre chose aussi à laquelle nous devons nous habituer, c'est l'heure du réveil. Quand William nous annonce que demain, nous partirons à 7 heures, que le petit déjeuner est prévu à 6 heures 30, j'ai l'impression que c'est une blague. Nous allons nous coucher après une bonne douche, il est minuit passé.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 20 février

Ouagadougou - Koro (L'Aventure) - Bandiagara

Petit déjeuner à la française dans les jardins de l'hôtel. C'est Rosa qui nous sert. William semble avoir des bonnes relations avec son personnel. Ils sont tous aimables et souriants.

A 7h15, tout est chargé, nous sommes dans la voiture. C'est une grosse Toyota, celle de l'aéroport hier soir. Pare-buffle devant, galerie sur le toit, caisses et cartons fermement attachés.

La surprise, c'est que nous avons un deuxième guide, **Fidèle Flavien**, qui sera notre cuisinier sur la pinasse. En fait, Fidèle est bien plus que ça. Très différent physiquement de Marcellin et plus jeune, il est fin et très grand. Il a été à l'école française. Admis dans l'enseignement secondaire, il a pu faire un BTS de tourisme qu'il a financé partiellement lui-même en travaillant comme portier de nuit. L'hôtellerie, c'est son truc. Fidèle est fier de son nom qui est celui d'une grande famille dans le pays.

En quelques minutes, Marcellin et lui, sources inépuisables de blagues, mettent l'ambiance dans la voiture qui roule en direction de la frontière du **Mali**, c'est à dire vers le nord-ouest.

La route qui sort de Ouaga est déjà riche en impressions et en sensations pour les quatre européens. Nous sommes vraiment dans un autre monde. J'aperçois au passage des enseignes d'échoppes pittoresques sur l'avenue Yatienga. Celle de la "pharmacie-rotisserie" nous reste en mémoire.

Après les champs de sacs en plastique noir, nous sommes dans une brousse campagnarde, mélange de champs et de terrains vagues et nous recevons notre première leçon de botanique : **les roniers** (sorte de palmiers avec des palmes en éventail), **les manguiers**, **les acacias**, **les eucalyptus** et finalement **les baobabs**. C'est une découverte et la naissance d'une passion. Comme dit Martin, "ce sont des individualités". Ils sont en effet tous différents et déploient une grande fantaisie. Ils donnent au paysage un aspect très ancien, comme si un dinosaure pouvait surgir à tout moment. Les manguiers aussi sont intéressants dans la mesure où leur couronnes rondes les font ressembler de loin à de grands pommiers dont le feuillage serait posé sur un plateau. Ils sont tous taillés par le bas à la même hauteur. C'est la toise des chèvres. Par groupe de trois au quatre, ils ponctuent l'horizon. Sous les arbres, à l'infini plat, le sol est tondu. Les chèvres sont omniprésentes.

En préambule au code de la route africain, Marcellin nous raconte l'histoire du chauffeur de taxi qui avait pris trois passagers : un chien, un mouton et une chèvre. Le mouton paie sa place et reçoit sa monnaie, le chien paie aussi mais le chauffeur ne lui rend pas la monnaie, finalement la chèvre, elle, ne paie pas. C'est ainsi que sur la route, quand le 4x4, lancé à vive allure, rencontre des animaux, le mouton ne bouge pas, la chèvre se sauve ventre à terre tandis que le chien poursuit le véhicule pour avoir sa monnaie.

Tout au long du voyage, nous pourrions vérifier la véracité de cette histoire, qui ne dit pas un mot des bovins, et pourtant ils sont très nombreux. Le bétail est gardé par les **Peuls** qui n'ont pas l'air d'être apprécié par nos accompagnateurs. Les Peuls sont de nomades qui se déplacent avec les troupeaux. Ils se construisent des espèces d'igloos avec une armature de branchages entrecroisés, recouverts de nattes, d'écorces ou de

palmes de rônier. Ils investissent les terrains à la période sèche et repartent avec leurs bêtes quand la région est inondée pendant l'hivernage. Nombre d'entre eux portent le chapeau traditionnel, celui que l'on trouve souvent accroché au mur dans les salons des routards européens (fait de paille et de cuir noir, brun ou rouge, avec une pointe surmontée d'une petite boule métallique et un large débord).

Nous apprendrons par la suite que ces troupeaux sont en fait des comptes en banque dont les nomades ne sont souvent que les gestionnaires.



Nous nous arrêtons près d'un petit lac. De l'eau jusqu'aux cuisses un homme pêche avec un filet. Non loin de là, deux petits crocodiles à moitié endormis surnagent.

Marcellin nous fait des interrogations pour voir si nous

avons bien intégré les coiffes et tenues typiques des ethnies. D'après lui, il y en aurait 60 différentes au **Burkina Faso** et il rajoute en rigolant "pour environ 50 partis politiques lors des élections".

Nous ne portons rien sur la tête en ce moment, mais si nous sortions notre attirail, on pourrait penser ici que nous appartenons au moins à trois ethnies différentes. Martin et H.J. possèdent une casquette, Dorothea a un bob en coton et moi j'ai pris ma vieille cloche en rafia marron que je mets en été sur le bateau.



Si cette détermination vestimentaire des ethnies vaut pour des adultes, elle est sans valeur pour les enfants que nous voyons en traversant les villages qui longent la route. Sauf quelques exceptions, ils sont en loques, à moitié nus ou avec des T-shirt incroyables : **Betty Boop**, **Bernadinho**, **I love N.Y.** J'ai même vu une chemise des **Télétubbies**. Le logo était encore peu visible, délavé et crasseux. Mais, là j'anticipe. Les Télétubbies, c'était le soir au pied des falaises de **Bandiagara**.



Entre temps, la voiture se rapproche de la frontière et les contrôles commencent. La route est barrée par de gros bidons ou des barrières de fortune, faites avec n'importe quoi. Marcellin semble connaître tout le monde. Il rigole, sert des mains. La plupart du temps, les contrôles concernent les papiers du véhicule, nous sommes encore au Burkina.

Aux abords d'un village s'étirent, sur le bord de la route, les stands vides d'un marché hebdomadaire. Ce sont de simples cabanes construites avec quatre branches soutenant un toit de nattes à environ 1m50 du sol. Le trafic (un camion et une vieille guimbarde) est arrêté par un trou profond qui barre la chaussée. Tout le monde s'attroupe. Fidèle en profite pour nous raconter une de ses histoires qui le font tant rire. C'est le curieux du village. Lors des accidents, il veut toujours être au premier rang et bouscule tout le monde en criant "c'est mon parent". Un jour qu'il agit de la sorte, c'est un âne qui a été écrasé. "Puisque c'est ton

parent, c'est toi qui va débarasser la carcasse".

Par deux fois, nous devons sortir et présenter nos passeports. La douane burkinabée est une case rectangulaire en ciment. L'intérieur est peint dans ce vert pâle, couleur des vieilles salles d'opération dans les hôpitaux. Tout est délabré et lépreux, la table de bureau semble dater de la colonisation, les sièges sont défoncés mais tiennent le coup. Au fond de la pièce, un lit de repos avec un matelas éventré est surmonté d'une moustiquaire poussiéreuse. En comparaison, les uniformes des deux douaniers sont plutôt impeccables, avec ceinturon et grosses chaussures.

Comme nous sommes quatre toubabous et qu'il n'y a que cinq chaises, un de deux douaniers se lève pour que nous puissions tous nous assoir pendant que le douanier chef inscrit quelque chose dans son grand registre. Les tampons mis sous nos visa, nous retournons à la voiture qui disparaît derrière une horde d'enfants. Au cours de ces haltes, nous achèterons successivement des bananes, des cacahuètes sucrées, des pois chiches secs et salés.

La douane malienne est un trou noirâtre dans une petite maison en terre. Au sol, à l'entrée, il y a cinq ou six bouilloires en plastique multicolore et tigré. Dodo est intriguée, elle s'approche et se baisse pour regarder. Du fond de la pièce, elle se fait rabrouer par quelqu'un que nous n'avons pas vu, étant donné qu'il était allongé dans le noir. Ces bouilloires sont pour les ablutions. Nous sommes en pays musulman. Je ne suis pas restée dans cette douane, c'est Martin qui prend mon passeport. J'en profite pour fumer une cigarette dehors et regarder un peu autour. Marcelin est en train de discuter avec une belle femme et lui commande notre repas. Elle nous attendait là à **Kiri**. Son restaurant, qui est aussi un campement est à **Koro**, quelques kilomètres plus loin et s'appelle "L'Aventure".



C'est là qu'elle commence, comme dit Fidèle.

La suite lui donne raison. Le repas n'est pas prêt quand nous arrivons. Un jeune garçon se ramène avec des pommes de terre. Un autre allume un feu derrière le coin cuisine. Une radio hurle les nouvelles. Nous visitons un peu après avoir bu une bière. Les bougainvilliers abondent, le coin est joli, une succession de cours délimitées par des pièces en banco. Des nattes protègent du soleil des sommiers tressés en fibres végétales. C'est un campement qui a du être neuf à une époque. Marcelin est énervé, la patronne fait la nonchalante. Ils discutent ferme, la femme n'est pas en reste. Tout se termine par des grands rires. Nous attendons presque deux heures.



Avant de partir de France, tout le monde nous a prévenus "pas de légumes ou de fruits crus, pas de salade, rien que nous n'ayons lavé et pelé nous-mêmes". La femme nous apporte une salade de tomates avec des concombres et beaucoup d'oignons, du mouton sauté et des frites, une salade de mangues fraîches. C'est très bon, nous verrons bien.



Marcelin nous conseille d'aller nous soulager et utilise toutes sortes de métaphores. Il nous indique "la cabine téléphonique pour donner un coup de fil", nous demande si nous ne voulons pas "envoyer un fax". Il se prend de bec à nouveau avec la patronne parce que les toilettes ne sont pas indiquées, histoire d'affirmer son autorité. "C'est le vent qui a emporté l'étiquette" répond-elle.

La route nous attend et elle n'est plus goudronnée du tout. Il n'y a pas de panneaux, il faut connaître le terrain. Nous sommes trimballés, nos guides racontent, interrogent, comparent. Marcelin a compris l'intérêt de

H.J. pour les oiseaux et ne cessera tout au long du voyage de pointer sur une flèche bleue qui s'envole, un **Rollier**, ou sur les oiseaux de proie. Au loin se dessine, au-dessus des arbres, la masse sombre des falaises de **Bandiagara**. La lumière est un rêve. Nous sommes secoués par le paysage et par la voiture. Je sais maintenant ce que ressent un tricot dans une lessiveuse.

Parfois nous marchons, parce que les environs sont simplement trop splendides et nouveaux pour simplement passer. A un moment, nous nous arrêtons près d'un village. Une vingtaine de maisons en briques de terre moulées à la main et une petite mosquée avec sa tourelle et des pointes, tout est de couleur ocre. Tout le pays d'ailleurs est de cette couleur ici, dès que la terre sableuse, la latérite, affleure. Des murs entourent les concessions. Une toute jeune femme nous accueille dans sa maison avec son mari. Elle porte, serré sur son dos, un minuscule bébé d'un mois. Elle a maximum quinze ans. Il y a aussi un campement ici avec des cases décorées d'objets d'artisanat local à vendre, neuf, anciens ou vieillis sous le sable. Dodo et moi achetons un truc en guise de pourboire.



Avant d'entreprendre la montée pentue et sinueuse à travers la falaise, le véhicule s'arrête encore une fois et nous déambulons entre les manguiers et les baobabs. Fidèle ne nous quitte pas d'un pas. Le terrain brun et sec est entièrement travaillé en petites mottes de terre dure, divisé par des digues hautes d'une quinzaine de centimètres pour retenir l'eau qui tombera un jour du ciel. Un des baobabs porte encore quelques fruits. Fidèle arrive à en faire tomber un pour nous le montrer de près. C'est une grosse gousse verte et veloutée d'environ 30 cm de long et 10 de diamètre. Il s'échine avec une pierre pour le briser. L'intérieur est blanc et fibreux avec de petites graines jaunâtres. Des femmes nous doublent sur le sentier. Elles reviennent d'un puits en portant sur la tête de grosses cuvettes métalliques chinoises pleines de linge lavé. L'équilibre est parfait, le corps



bouge, les bras se balancent légèrement, la tête est immobile sous la charge. Une petite fille, **Alouma**, et son frère, **Mossi**, les accompagnent. Contrairement aux autres enfants, ils veulent juste nous donner la main. Alouma parle un peu le français, elle veut savoir mon nom aussi. Elle me tient la main jusqu'au village. Au bout d'un moment, son petit

frère prend l'autre main. Bientôt une multitude d'enfants nous rejoignent. Nous sommes prévenus et avons retenu les mots clés : **bidou**, c'est à dire un bidon, c'est à dire une bouteille en plastique, et **biqui**, ce sont les stylos bic. La litanie "toubabs, bidou, biqui, bonbon" nous précède. Fidèle leur donne le fruit du baobab dont ils mangent les graines qui ont, paraît-il, un petit goût acidulé.

Nous n'entrons pas dans le village mais admirons la briquetterie. Sur le sol, des milliers de briques faites à la main sont posées de champ en biais et forment un motif que je ne peux m'empêcher de photographier. Avec la lumière qui filtre sous les manguiers, "c'est biblique" comme dit Dorothea.

Ensuite la voiture grimpe par une faille étroite sur un petit tronçon de route cimentée. Au sommet, un arrêt s'impose pour le panorama éclairé d'une lumière presque orangée. Le bord du plateau rocheux est abrupt et dévoile un horizon à l'infini sur cette terre africaine. D'un côté, nous surplombons une faille au fond de laquelle pousse un grand baobab, tout seul. Il est antique. Son tronc est en forme de bouteille Perrier de quinze mètre de haut au moins et s'arrête abruptement. Toutes ses branches sont dirigées vers le bas. Encore une autre personnalité.



De retour au véhicule, nous avons le droit à la scène du deux. Marcelin a perdu les clés de la voiture. Elles ont du tomber de sa poche quand on a regardé dans la faille. Ce n'est vraiment pas le bon endroit, il n'y a rien ni personne à perte de vue. Fidèle s'affole, lui qui est si désireux que tout soit parfait, c'est la panne. Il saute hors de la voiture et court. Nous le suivons pour nous apercevoir finalement que Marcelin se gondole de rire. Les dents blanches luisent et éclairent son visage, les yeux plissés, il a réussi son coup. Fidèle finit par rire aussi mais un peu jaune. Il proclame haut et fort que ça ne se terminera pas comme ça.



La lumière est celle qui précède un coucher de soleil qui s'annonce hollywoodien. Mais nous ne sommes pas dans un film, nous sommes là pour de vrai. Le 4x4 n'est plus blanc du tout avec la poussière de la route et se détache en couleur safari sur un fond de rochers rouges. La route serpente sur le plateau entre les silhouettes creusées dans les strates par l'érosion. Fidèle devient lyrique: "**là une gazelle, là, un éléphant, là, un masque de sorcière, là, une femme**". Je ne sais pas pourquoi je me laisse aller à dire : "**là, un téléphone portable**". Il y a une seconde de silence, une paire d'yeux étonnés et puis un grand éclat de rire qui se transforme en fou rire. C'est OK. Nous sommes branchés.

Un village se profile, tout en longueur, dans le soleil couchant. Nouvelle halte. En contrebas à une trentaine de mètres, il y a des champs et un puits. Femmes et enfants forment un défilé, portant de l'eau dans des cuvettes ou des seaux sur la tête. C'est à la fois bariolé et tranquille. Pas de hâte qui pourrait faire verser l'eau. Pour la petite calebasse qui surnage dans les cuvettes, l'explication nous a été donnée ultérieurement par un dogon. Je pensais qu'elle servait à puiser l'eau. En fait, il paraît qu'elle contrebalance le mouvement du liquide et l'empêche de déborder pendant l'escalade.



H.J. toujours armé de son appareil photo mitraille. Les façades, les échelles, les gosses, les femmes quand elles veulent bien. Leur stature est impressionnante. Certaines d'entre elles transportent du grain ou du linge. Elles ont sur leur tête jusqu'à trois calebasses pleines maintenues en place par un petit cercle de paille ou de liane.



Une jeune femme sourit. Elle se retourne même et prend un peu la pose. Hans la photographie et le voilà pris à partie par un type que nous ne comprenons pas. Fidèle s'interpose mais j'ai l'impression que lui non plus ne parle pas la même langue. La jeune femme file entre deux maisons. Le bonhomme est très revendicateur dans son attitude et il ne nous lâche plus. Il a les yeux rouges et l'air un peu éméché ou possédé. Marcelin arrive avec la voiture, discute encore. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, en dehors du fait que Marcelin a donné son nom et le mot "taxe" est revenu plusieurs fois dans le dialogue. Le calme revient, Marcelin n'a qu'un commentaire lapidaire : "**il a maché trop de noix**".

Nous nous arrêtons encore une fois quelques centaines de mètres plus loin entre les champs. Avertis de notre arrivée, deux petits garçons vêtus de blanc jouent d'un instrument au bord de la route. Sans doute ont-ils été prévenus par le téléphone africain, nous sommes la seule voiture à des



kilomètres à la ronde. Le plus jeune ne doit pas jouer comme il faut car un homme s'approche et corrige la position et le rythme de son espèce de bâton à castagnettes. Cette démonstration est honorée par une piécette et quelques bonbons. La nuit tombe et la voiture file vers **Bandiagara**.



Nous sommes accueillis à l'hotel du **Cheval Blanc** par un suisse du genre colon et qui sent le pastis. J'y suis d'autant plus sensible que je n'ai bu que de l'eau depuis 24 heures. Cette concession est grande de 20 000 m², avec hotel, restaurant et piscine. L'architecture est surprenante et consiste en une juxtaposition de coupoles ou de parties de géodes, conçue par un architecte italien dont je n'ai pas gardé le nom. Le tout est construit en briquettes qu'on a laissé apparentes sur un mode original, me semble-t-il, d'après les mesures d'un compas géant, grandeur nature. Martin en parlerait mieux que moi. Un petit sentier pavé mène aux différentes cases. Notre chambre est une grosse boule climatisée à laquelle est accolée une douche. C'est la ruée.

Le lavabo, c'est une cuvette émaillée chinoise posée sur une console en fer. Le sol et les murs de la salle d'eau, toilette et douche comprises, sont faits en ciment ciré et teinté de couleur moutarde. La chambre, elle-même est crépie de blanc avec quelques petits hublots pour seules ouvertures en dehors de la porte. Je crois que la paroi de notre globe est double. Il fait frais. Le grand lit est couvert de draps de coton vert,

Martin me sert un pastis à l'eau tiède, c'est délicieux.

Le diner est prévu à 20 heures. Nous retrouvons H.J. et D. dans la partie restaurant, un petit amphithéâtre entouré de conques en briques, qui délimitent des alcoves garnies de coussins et une scène où s'affairent des musiciens qui installent une sono. Ce soir, c'est buffet avec porcelet grillé et orchestre malien. La nourriture est variée et bonne, l'orchestre tapageur. Hans et Martin reconnaissent Catherine Tasca, seule à une table. Martin discute plus tard avec elle. Ils se sont rencontrés dans un colloque à Paris. Elle se rend le lendemain à une entrevue avec le ministre de la culture du Mali.



Une jeune femme africaine danse beaucoup et parle fort. C'est la nouvelle femme du patron. Les hommes boivent des bières.

Ce soir, nous ne faisons pas de vieux os. La petite culotte et les chaussettes que j'ai lavées avant le repas sont déjà sèches. Le lit est très accueillant.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 21 février

Bandiagara - Niongono - Bandiagara - Mopti (Séwaré)

Réveil à 6 heures du matin. Nos guides sont prêts, les bagages restent dans les chambres, nous reviendrons pour le repas de la demi-journée. Des femmes se disputent dans la cuisine du petit déjeuner. La jeune patronne virevolte.

Le 4x4 quitte rapidement la route pour s'engager dans le paysage. Lorsque vers 9 heures, nous descendons de voiture pour passer à pied un oued très large où ne coule que du sable, nous avons l'impression qu'il est déjà midi tant nous avons regardé et vu. Il fait chaud.

Marcelin et Fidèle racontent. Nous les avons pris en photos mais en fait il faudrait les enregistrer. Ils n'arrêtent pas, le tout est émaillé de blagues.

Un africain qui ne parle pas bien le français, s'énerve avec sa femme et la traite d'idiot puis part avec sa bicyclette au cabaret (le bistrot). Là, il apprend que le féminin d'idiot est idiote. Alors, il reprend son vélo, pédale à toute allure jusque chez lui et crie "te" à travers la tôle ondulée du volet, puis retourne tranquillement au bar.

Quelques minutes plus tard, nouvel arrêt. Au milieu de nulle part, cinq jeunes filles lavent du linge près d'un trou d'eau dans le sable entre les arbres. Elles ne parlent pas français, en dehors du sempiternel *ça va, ça va bien ?*. En repassant par là, des heures plus tard, Marcelin les repère qui cheminent à des kilomètres du puits. Marcelin est très bon pour repérer pleins de choses que nous ne verrions pas sans lui, en particulier les rolliers bleus.

Après avoir été bien secoués et cahotés, nous arrivons finalement à **Niongono**. Depuis que nous avons quitté Bandiagara à l'aube, nous n'avons pas vu un seul village ou une seule autre voiture.

Une délégation est vite rassemblée pour nous accueillir. Vue la position du village sur le haut d'un piton rocheux en forme de fer à cheval, il doit y avoir un quart d'heure que notre véhicule et sa trainée de poussière ont été repérés. Marcelin et le délégué du village palabrent pendant que les enfants s'attroupent autour de nous.

On nous amène une jeune femme qui souffre horriblement d'une rage de dents qui lui tord le visage et la rend malade de douleur. La pharmacie est restée à l'hôtel avec nos bagages. Moi, j'ai du Diantalvic dans mon sac à dos, comme d'habitude, au cas où. J'hésite. Nos guides plaident pour elle.

Il n'y a pas de dispensaire à des dizaines de kilomètres. Les gens du village n'ont aucun moyen de transport à part la marche à pied. Il peut se passer des jours et des jours avant que d'autres touristes passent par là. On ne peut la laisser comme ça.



Les yeux de Marcelin m'encouragent et nous avons appris à lui faire confiance. J'essaie de séparer une gélule avec son emballage mais sans ciseaux c'est impossible. Alors Marcelin traduit ce que je lui dit, que ce médicament ne guérit pas, qu'il enlève seulement la douleur, qu'il ne faut pas les prendre tous à la fois, etc. Une petite fenêtre d'espoir s'ouvre dans les yeux de la fille. Elle avale un cachet et enfouit les trois autres dans le plis de son boubou. Je suis inquiète mais c'est fait.

Nous avançons vers le pied des falaises avec toute la délégation. Les couches de roches, différemment usées et érodées forment un escalier abrupt. Nous devons nous serrer contre la paroi pour laisser passer une colonne de femme, dont certaines semblent très vieilles et qui ramènent l'eau du puits, qui n'est nulle part visible. C'est là qu'on nous explique le coup de la petite calebasse qui sert de régulateur des mouvements de l'eau dans les grandes calebasses.

Nous avons déjà changé de monde; là-haut nous changeons d'époque. Ce n'est pas le tiers monde, ce n'est pas le pays en voie de développement. Il n'y a pas de mondialisation qui tienne ici. C'est autrefois, quand l'humanité a commencé à construire des villages. Il semblerait que rien n'a changé depuis cinq mille ans et c'est peut-être bien ça en tout cas pour les maisons et les échelles.



Le délégué du village entreprend de nous expliquer les greniers; les hommes ont les leurs, les femmes ont aussi les leurs où les hommes ne peuvent regarder et qu'elles ferment avec une petite serrure mystérieuse. Montés sur de petits pilotis, les greniers sont généralement de forme carré à la base et s'amincissent vers le toit, coiffé d'un chapeau pointu en paille, prolongé d'un manche en bois. A l'intérieur, il y a quatre compartiments verticaux pour les différentes céréales ou herbes séchées. Au centre, un petit compartiment en forme de récipient cylindrique est prévu pour les objets de valeur, bijoux, argent ou autres trésors. Le tout n'excède pas toujours le m2.

Nous visitons une maison du sol au toit, en grimpant au tronc endenté de marches qui sert d'échelle. Pas de fenêtres, le trou par lequel on sort sur le toit donne un peu de lumière au premier étage et au rez de chaussée il y a la porte. En bas, le villagois nous tend unealebasse pleine d'eau pour que nous nous rincions les mains. Elles sont noires de suie.



Les toits plats des maisons sont compartimentés pour faire sécher les plantes et les oignons qui sont cultivés partout où il y a un peu d'eau. Les petits potagers sont protégés par des branchages épineux contre les ovins et les ânes. Il n'y en a pas dans le village lui-même, ils se trouvent tout en bas, à proximité du puits.



Niongono est le village aux trois collines en fer à cheval. Sur les buttes, il n'y a que des maisons et des placettes de quelques m2 où la roche forme des bancs. Chaque colline correspond à un quartier et à un corps de métier, forgerons, tisserands, etc.

J'achète deux pilons neufs au délégué du village et un mortier, ancien et utilisé, à une femme. Dodo achète aussi un pilon. Le délégué enfouit nos achats



la maison que nous avons visitée.

Pour la seconde fois, nous rencontrons le zazou qui nous a suivi tout à l'heure.



On nous amène au chef du village. Il s'appelle **Mr. Karembou**. Assis en tailleur sur une natte devant la case "administrative" (ce n'est pas son domicile), il nous accueille avec dignité. Des gamins disposent des nattes pour nous sous son arbre sur un rebord de rocher. Marcelin traduit. Sur le carnet de Martin, qui a pris le temps de dessiner quelques détails de construction, le chef écrit, avec le stylo de Martin, nos noms en arabe, suivis des mots "France" et "Allemagne". Il n'en a pas entendu parler, mais il écrit phonétiquement. Puis il exhibe une enveloppe épaisse d'un vieux cartable posé sur le sol à côté de lui. Il nous laisse entrevoir des courriers qui lui ont été adressés et sort finalement un morceau de papier d'écolier sur lequel sont écrits en français son nom, son titre et le nom du village. Il aimerait que nous lui envoyions des photos,



dans un grand sac, c'est une peau de chèvre cousue, **le sac à dos dogon**. Une autre femme vient me voir, à force de gestes, elle me fait comprendre qu'elle aussi a mal aux dents, les nouvelles vont vite, mais je n'ai plus rien et puis il faut écouter un peu ceux qui parlent français et qui nous entraînent dans les ruelles entre les maisons.

Nous cherchons les greniers que l'on ne voit pas dans cette partie du village. En fait ils sont intégrés dans les cases, comme c'était le cas dans

du moins c'est ce que nous imaginons. En fait, il vise les lunettes de Martin, quant au stylo, il est déjà rangé dans son cartable de chef. Alors on fait des essais de lunettes. Martin essaie celles que le chef porte pour essayer de voir ce qui lui manque. De toute évidence, il ne voit pas mieux avec que le chef lui-même et le chef ne voit pas mieux avec les lunettes de Martin. Ouf !!



Les touristes que nous sommes se disent qu'ils pourraient

faire une collecte de vieilles lunettes ou même de simples verres parmi les copains en France. Par la suite, on réfléchit aussi qu'il y a des O.N.G. pour ça, mais alors les lunettes ne parviendraient pas à ce village précisément. Par le biais de Marcelin qui reviendra sûrement un jour à Niongono, un colis pourrait être acheminé. En attendant, nous lui donnons tous les stylos que nous avons sur nous.



Le chef parle de l'école que le village a construite et qu'il nous indique dans la vallée après le puits et les jardins potagers. Tous les enfants n'y vont pas, cela dépend des parents et de leur situation. Nous devons nous en remettre à Marcelin pour le dialogue. Le dispensaire revient sur le tapis. C'est un objectif majeur si l'on considère que le village est entièrement coupé du reste du monde pendant la période de l'hivernage (les pluies en été!). Personne ne

passse. La région n'est pas accessible.

Nous rendons ensuite visite au forgeron ou plutôt à la forge. Ici, les forgerons sont une caste à part et sont considérés comme détenteurs d'un certain pouvoir lié à la tradition. Le forgeron n'est pas là, mais il arrive bientôt. Tout est au ras de terre, tout est noir, quelques outils, un foyer, une enclume et une multitude d'objets à divers stades de finition ou de réparation. Martin achète une vieille serrure de porte dogon. Toutes les portes des maisons et des greniers en ont une. Elles sont fait en bois avec un mécanisme en métal. La clé est un long morceau de fer avec une ou deux barbes formées de clous. Celle de Martin est ancienne, quelqu'un l'avait donnée à réparer mais n'est jamais venu la chercher et le forgeron la vend. Elle fonctionne.



Le zazou repasse. Cette fois-ci, il n'a plus son transistor à la main, il traine un âne. Incroyable de penser qu'un équidé puisse monter là où nous sommes.



Dans une autre partie du village, une vieille femme ridée est assise en face de sa porte et carde du coton sur une planche à clou. Une autre file avec un



fuseau en bois qu'elle roule très rapidement. Les deux sont édentées. L'une veut bien qu'on la photographie, l'autre moins. Les aperçus à l'intérieur des maisons sont étonnants. Il n'y a pas de meubles, les objets sont posés le long des murs au sol. Une pièce au rez de chaussée, une pièce au dessus et le toit qui est très utilisé, aussi pour y dormir.

Partout dans les ruelles et sur les placettes, on voit de gros mortiers de bois pour piler le mil ou le sorgho et des femmes qui font leur mouvements incessants de haut en bas avec le pilon. Une femme s'amuse de notre intérêt et nous propose d'essayer à deux avec elle. Elle me montre : Son pilon monte, le mien descend, à tour de rôle, je prends le rythme. Ce sont les bras et le dos qui travaillent. Autour les poules picorent. Dorothea s'y met aussi, en pliant les genoux et en sortant les fesses. La toubab fait le clown. C'est l'hilarité générale, les femmes rient et l'entourent. Elle sort les petits cadeaux donnés par notre copine esthéticienne, des échantillons de parfum, de shampoings, des crèmes pour la peau, tout le monde se tartine, les peaux noires et sèches luisent d'hydratant fermeté, lissant anti-ride anti-age intégral à la vitamine A. C'est la joie. Elles se sentent mutuellement, ça change du beurre de carité que l'on trouve sur le marché (à vingt cinq kilomètres à pied).



Etre dans ce village au 21ème siècle est pour moi un évènement, un décalage. Sur cette planète, tous les temps existent en même temps.

Martin dessine et observe. Il y a ici des femmes, des enfants, des hommes agés et pratiquement aucun homme dans la force de l'âge, pas de jeunes. Ils sont dans les villes où ils ont ou cherchent du travail.

Pas le zazou. Nous le rencontrons une dernière fois lorsque nous sommes redescendus dans la vallée pour aller voir le puits. Vu son transistor et sa veste de costume (beige, trop grande, portée sur son torse nu et maigre avec juste un chiffon en bas et pas de chaussures, d'ailleurs personne n'a de chaussures), il a du faire un passage dans une autre



civilisation qui ne lui a pas réussi. On dirait qu'il ne parle avec aucun villageois, il est transparent, invisible pour eux. Et il arrose lui-même son jardin d'oignons et de piments, ce qui sous-entend qu'il n'a pas de femme. Marcelin n'a rien à dire sur lui, sinon "bof".



A nouveau sur la piste pour 50km, nous refaisons le chemin en sens inverse. Avant de repasser le grand oued Marcelin fait une blague à Hans cette fois-ci, c'est le premier qui réagit. Un pneu crevé à l'arrière. Hans va voir. Marcelin redémarre. Il a tous les trucs pour nous garder réveillés, mais de toute façon, avec les cahots, pas de sieste à envisager et nos estomacs européens, habitués à

être nourris à intervalles réguliers, gargouillent.

De retour à Bandiagara, l'hotel est assoupi sous la chaleur. Sous le porche près de la cuisine, on nous sert un déjeuner tardif de salade et de spaghettis à la bolognaise. Je n'aime pas trop les bolognaises de restaurant et je me débrouille à manger les pâtes sans la viande.

Nous nous reposons un peu au bord de la piscine. Le petit bar inoccupé et vide est orné d'une fresque avec des montagnes suisses. Au delà du muret de la concession s'étend un no man's land sec et désertique. Un âne braie. Martin plonge, Dodo dort. Hans a disparu. Je ramasse des graines de deux différentes sortes d'accacias.

La douche semble fraîche. Nous digérons le contraste.





Ensuite on embarque tout le matériel et on taille la route vers **Mopti**. On s'arrête à quelques kilomètres de Mopti, à **Séwaré**, à l'hotel "Embadjelé" (c'est à dire "bienvenue", je crois) tenu par trois femmes espagnoles. Les chambres sont des cases individuelles (chaque lit a sa grande moustiquaire blanche); elles sont construites en mode traditionnel pour ce qui est de la toiture et surtout du plafond mais avec tout le confort moderne et une mignonne petite douche aux murs de pierres. Le cadre de la moustiquaire qui obture la fenêtre est juste posé entre les pierres, ce qui fait qu'il y a des espaces de plusieurs centimètres. C'est par là qu'a du entrer le grand gecko qui me regarde. C'est un mâle. Les femelles sont de couleur beige et ternes. Les mâles sont à rayures, tête orange flamboyant, corps gris bleu, longue queue à nouveau orange. Le plus grand que nous voyons mesure 40cm. Il y en a plein sur les murs extérieurs. Finalement, il paraît que ce ne sont pas des geckos mais des lézards, moi, je trouve qu'ils ont des têtes de geckos, et j'aime bien ça.

L'hotel est

tout neuf, juste fini, avec sa grande piscine et des voilages autour d'une tonnelle. Un petit singe est attaché avec un harnais à un arbre et passe son temps à s'emmêler dans les branches. Hans le libère mais l'autre recommence aussitôt. Nous sommes prêts à nous affaler dans les chaises longues. Marcelin l'entend d'une autre oreille. Il veut nous en mettre plein les yeux et il y arrive. Nous reprenons la route, qui en fait est une digue de plusieurs mètres de hauteur, toute la zone étant inondée à la période des pluies. D'après nos guides, les espagnoles de l'hotel sont dévariées. Elles ouvrent un hotel en pleine zone inondable et il ne s'agit pas de quelques centimètres, dans quelques mois les pirogues navigueront sur les champs envahis maintenant par les habitations légères des nomades.



Mopti, où nous arrivons à l'heure du coucher du soleil, offre un spectacle effarant. Nous traversons une ville basse et grouillante de monde, nous longeons un immense marché tout autour du port avec des centaines de pirogues noires aux petits fanions multicolores et fantaisistes (au début nous croyons qu'il s'agit de drapeaux de différents pays ou régions, mais non, chacun a le sien qu'il s'est inventé). Le marché vend de tout, des bassines, des plaques de sel, des tongs, de la nourriture, du fer.

Les marchands ambulants proposent des colliers,

des sacs, des chapeaux, des tapis, des turbans, etc. Ils se rassemblent aux alentours d'un bar que fréquentent les blancs. Et pour cause. Cet établissement domine le port et le fleuve. Sa terrasse est orientée en plein vers le soleil couchant. C'est fabuleux parce que l'atmosphère est chargée d'humidité, légèrement brumeuse et rosée.

En contrebas du mur, les vendeurs nous montrent leurs merveilles. Je vois un truc qui pourrait amuser Julien. Le même sac dogon que celui du délégué du village Niongono, une simple peau de chèvre, tannée et cousue en forme de long sac à dos. Le vendeur nous en jette un par-dessus le mur, nous le renvoyons, il revient encore. Finalement, Dodo en prend un, moi aussi, nous négocions ferme, ça passe le temps.



Nous surplombons des entassements de sacs de charbon de bois, de riz et de caisses, empilés sur des pirogues qui défient la loi de la "flottaison". Certaines pirogues transportent de véritables déménagements avec des frigos et des gens qui font la cuisine. Les caisses sont faites de nattes tressées avec une armature extérieure en bois. Elles contiennent du poisson séché entre autres. Les yeux absorbent à l'infini.

Dorothea, qui sait que nous ne sommes jamais allés en Asie, nous dit que cela ressemble beaucoup. Les toit arrondis des pirogues rappellent les jonques.

Mounirou, le piroguier nous rejoint au bar. C'est avec lui que nous partirons après-demain sur **le fleuve Niger**. Il porte un T-shirt qui plait immédiatement à nos deux hommes. Nous quittons le bar avec Fidèle pendant que Marcelin reste à discuter et à siroter son coca-cola. Le chemin nous mène dans la partie arrière du port. C'est l'heure de la prière. Nous n'avons pas le choix que de passer devant une assemblée d'hommes accroupis sur des nattes sur au moins 80m². Ils sont là à prier au milieu du tohu-bohu ambiant, à côté des marchandes de salades lavées dans le fleuve. Le sol est jonché de détritiques de toutes sortes.



Mais l'heure de la vengeance a sonné. Fidèle a subtilisé les clés du 4x4 dans la poche de Marcelin. Il nous le dit au bout d'un moment, il est un peu inquiet de sa farce. L'autre qui est tout de même le chef, doit commencer à s'inquiéter. Il veut retourner au bar, nous y allons aussi, rien que pour voir la tête de Marcelin qui est planté, indécis, à côté de la voiture. Quand il nous voit, déjà il a compris, grande rigolade. Il fait comme si de rien n'était.



Nous repartons pour le tour du port. Mounirou ouvre la marche, Fidèle suit le dernier. On reparle du T-shirt et Mounirou organise la transaction. Hansjörg a son T-shirt. Martin trouve que c'est trop cher.

La nuit tombe, le spectacle change mais reste saisissant de grandeur, d'étrangeté et de pauvreté. Les maigres étalages brinquebalants plient peu à peu. Assises par terre des femmes nourrissent des bébés. Des petits enfants nus jouent avec des débris dans une odeur de vase. Des

hommes discutent, font encore des affaires; ils nous accompagnent un bout de chemin. Il semble que la seule réelle activité de la plupart est de faire du troc, "des affaires" comme ils disent.

Devant le restaurant de la grosse mama, un immense touareg expose ses bogolans. Il les a accrochés contre le mur du jardin et sous le petit porche d'entrée. Il a l'air à la fois farouche et souriant. Commerce oblige.

Une table est prête pour nous, les chaises en plastique s'enfoncent dans le gravier, les bouteilles d'eau minérale arrivent, puis quelques kleenex en guise de serviettes et encore quelques verres parce que Mounirou et un autre homme, son cousin, paraît-il, s'assoient avec nous. A la table d'à côté un groupe de jeunes européens dînent; je me demande si ce sont des médecins, des ingénieurs, des O.N.G. ou simplement des touristes. De l'autre côté, est attablée une grande famille africaine. La conversation est suffisamment animée à notre table pour que le contact ne s'établisse pas avec les voisins. Nous nous aspergeons copieusement d'anti-moustique, surtout les chevilles sous la table.

Lentement, très lentement, la grosse mama noire se déplace sous le néon. Son poulet est simplement in mangeable. Un vrai poulet bicyclette, la peau sur les os, baignant dans le gras. Les autres ont pris du poisson pêché dans le fleuve. Dodo et moi, nous nous rabattons sur le riz et les frites que nous faisons descendre avec de l'eau. Sinon, la bière est de rigueur, ce qui plait bien à Marcelin et à Fidèle et bien sûr à Hans et Martin.

De retour à l'hôtel, nous allons immédiatement dormir dans notre chambre fraîche sous la moustiquaire. Le linge lavé est sec, si ça continue comme ça, j'ai emporté deux fois trop de choses.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 22 février Mopti (Séwaré) - Djénné - Mopti

Petit déjeuner très matinal avec des oeufs et des fruits. Les moustiques sont encore là.

Nous reprenons la route vers le sud-ouest, direction **Djénné**, la ville sainte. Le voyage est relativement rapide puisque nous sommes en partie sur une vraie route, du moins au début. Avant d'arriver à la ville, nous devons traverser le fleuve sur un bac antédiluvien. Il n'y a la place que pour deux véhicules. Quelques personnes prennent le bac avec nous, dont une femme qui fait sa toilette en puisant de l'eau devant la rampe des voitures. Quand elle a fini de se laver le visage et les pieds, elle puise encore un peu d'eau et boit longuement. A cet endroit le fleuve est opaque et un peu vaseux. Mais que peut-elle faire d'autre ? C'est la seule eau.



Nous nous arrêtons dans le petit bouiboui où nous déjeunerons tout à l'heure. Chaleur et geckos à rayures. Pour moi, un petit accès de tourista.

Dorothea et moi allons visiter la coopérative des femmes que j'ai aperçue sur le chemin.

C'est un petit entrepôt poussiéreux, tapissé de bogolans. Sur une planche posé sur des tréteaux, il y a tout le matériel nécessaire à la confection de ses tissus: des boîtes de conserves pleines de boues grises qui donnent au coton sa couleur noire après séchage, rinçage et nouvelle application. Une femme assise sur le sol est en train de peindre un grand tissu avec un morceau de bois. Elle nous montre un gros rouleau, de la taille d'une belle meule de gruyère. Ce sont les bandes tissées par les hommes avec le coton filé par les femmes, de couleur naturelle, coquille d'oeuf pâle. Ces bandes seront cousues ensemble puis peintes.

Notre guide pour Djénne s'appelle **Omar**. Nous serons seuls avec lui, Marcelin se repose près de la voiture et Fidèle est à Mopti en train d'acheter les provisions dont nous aurons besoin sur la pinasse.



Ici la chaleur est étouffante, le soleil plombe. Omar nous décrit les merveilles de sa ville pendant que nous essayons de ne pas rester les yeux fixés sur le sol. Des égouts à ciel ouvert sortant par un petit trou de chaque maison s'écoulent librement. La ville est basse, R + 1 généralisé avec toit terrasse habitable.

Les portes des maisons sont étroites et très basses. Lors des razzias des **Toucouleurs**, cette particularité architecturale les empêchait de pénétrer dans les maisons à cheval pour prendre des captifs.

Dans le quartier dit "marocain", il y a quelques belles maisons surmontées de pointes. Elles datent de la colonisation marocaine et certaines ont leur propre puits. Les pointes sur le toit ont une signification. Celles des angles sont larges et hautes. Elles symbolisent l'homme. Celles du centre de la façade, sont fines et petites et sont au nombre des femmes

de la maison.

Les plus beaux bâtiments sont occupés par les officiels, chef de ville et autres administratifs. Les écoles coraniques sont très nombreuses, presque dans chaque rue. Une pièce avec la porte pour seule ouverture, les enfants assis sur le sol, leurs tablettes entre les jambes et la litanie aigrette des versets du Coran.

Omar nous amène dans la maison d'un tisserand. Dans la cour intérieure, à même le sol, des femmes pétrissent des tissus dans de grandesalebasses. Une autre pose un bébé qui pleure sur un tas d'étoffe à côté de la porte. Nous montons sur le toit. Cette fois-ci, ce

n'est pas une échelle dogon mais un vrai escalier, étroit, sombre et très raide.



La vue sur les toits de la ville est splendide. Un palmier ronier solitaire domine. C'est la meilleure impression qui me reste de Djenné. De haut et de loin, tout est plus beau. La chaleur nous chasse bientôt du toit. On nous attend au premier étage. Dans une pièce qui ouvre par une coursive sur la cour intérieure, le magasin du tisserand contient tous ses tissus, qui nous sont montrés, détaillés et commentés. Une grosse femme assez âgée s'endort sur son tabouret bas

dès les premières phrases du laïus. Les symboles traditionnels correspondent au statut social (jeune vierge, chasseur, etc). S'il y a encore des vierges, par contre il ne doit plus y avoir beaucoup de chasseurs. En dehors des oiseaux, des insectes, des lézards (que les garçons ne mangent plus après leur initiation) il semble n'y avoir que des animaux domestiques au Mali.

Le tisserand allume un ventilateur. Au fur et à mesure qu'il déplie les bogolans aux splendides couleurs de terre, les volutes de poussière envahissent la petite pièce où nous sommes au moins huit. La poussière s'attaque à Dorothea mais nous ne pourrions pas partir avant d'avoir tout vu. Il y a aussi des batics décrivant carrés par carrés la vie quotidienne. L'évocation de la gestuelle est juste. Martin pense que ce sont des ancêtres de la bande dessinée.

Dans la cour, le bébé s'est enfin endormi sur son tas de chiffons. Omar repart d'un bon pied et saute par-dessus des égouts, l'odeur est insoutenable pour nos nez mais on doit probablement s'y habituer.



Nous nous arrêtons longuement devant la mosquée. L'architecture en est impressionnante par sa hauteur, par rapport aux habitations environnantes. En face de la mosquée, un petit bassin carré contient quelques centimètres d'eau brune pour les ablutions. C'est le symbole qui compte. Omar tient à nous faire un cours sur la mission de l'Islam dans le monde et la signification sacrée de cette mosquée pour toute

l'humanité. Tout ceci sous le grand panneau où des lettres énormes proclament en français **Entrée interdite aux non-musulmans**.

No comment de notre part. D'ailleurs il fait trop chaud pour discuter vraiment et Omar n'est pas du genre à écouter. Il livre son message et n'a que faire des commentaires.

Marcelin nous avait prévenus de ne pas nous étonner de voir des t-shirts ou des posters à l'effigie de Ben Laden à Djenné. Nous n'en avons pas vu. Sur le côté de la mosquée, la grande esplanade sert de marché avec quelques tables de vendeurs ambulants, des ânes, des poules et un antique camion Berliet qui sert à faire de l'ombre aux hommes qui dorment dessous. Et là, sur la portière de cette vieille guimbarde est appliqué un auto-collant avec la tête de Ben Laden. Je demande à Martin de me photographier à côté de l'effigie.



Un peu plus loin, dans une ruelle, nous assistons à une scène horrible. Martin s'interpose et donne de la voix, Hans proteste aussi. Le guide finit par dire, mollement et contre sont gré, quelques mots à la femme qui bat un garçon d'une dizaine d'années avec un petit fouet. Elle frappe de toutes ses forces sur la tête rasée du gosse qui hurle de douleur.



"C'est son fils" nous dit le guide. La scène a duré plusieurs minutes. Le reste du chemin se fait en silence et en zig zag. Nous repassons plusieurs fois devant la grande mosquée. Omar veut accomplir les heures prévues pour la visite.

Nous nous arrêtons devant le tombeau de la jeune vierge où elle a été emmurée vivante. Son sacrifice, exigé par les sages devins, avait pour but de sauver la ville menacée par l'inondation. Encore sous le choc du châtement du garçon, un peu

abasourdie par le soleil, subitement l'image des derniers moments de cette jeune fille se fait très présente, obsédante.

Elle est chassée par la vue de la petite princesse, 4 ou 5 ans maximum, elle porte un grand jupon vert pomme de nylon froncé. Son nounours est attaché dans son dos par un chiffon comme le font les mères avec leur bébé. Quand elle nous voit, elle tente de remonter une bretelle déchirée et continue dignement son chemin. Il n'y qu'à Djénne jusqu'à présent que nous ayons vu des petits enfants avec des jouets autres que le cerceau. Il y avait aussi cette petite fille qui trainait une poupette sur un morceau de raquette. Comme ce traineau improvisé semblait divisé en plusieurs parties. Martin dit que c'est comme le plan d'une concession avec la cour et les différentes cases.

En pleine forme, Marcelin nous retrouve au point de départ. Nous déjeunons de je ne sais plus quoi et avons droit ensuite à la tournée de thés à la menthe, les traditionnels trois thés se suivent à intervalle de quelques minutes. **Le premier est amer comme la mort, le second doux comme la vie et le troisième sucré comme l'amour.**

Ces mêmes trois étapes que nous inculquent les marchands pour arriver au prix final de la négociation, avant de faire encore un petit pas de mouche de quelques centimes, juste pour le principe.

Sur le chemin de retour, nous avons une grande discussion avec Marcelin au sujet de la mosquée, classée comme la ville par L'UNESCO au patrimoine de l'humanité. Il nous raconte l'histoire de cette équipe de tournage italienne qui y aurait fait poser des mannequins femmes à moitié nues. Depuis, la mosquée est interdite. Marcelin, lui, est chrétien et dit aller souvent à la messe le dimanche matin quand son travail le lui permet. Il n'empêche qu'il rit très fort et change de sujet quand on parle de mauvais sort. De

toute façon, les sortilèges ne marchent pas avec les toubabs puisqu'ils n'y croient pas.

Pour ma part, mauvais sort ou pas, je suis bien décidée à me débarrasser de ma tourista avant de monter sur la pirogue pour trois jours. Il n'est pas question que je retourne m'exercer à l'apnée à Mopti ni que j'aie encore une fois manger chez la grosse mama sous le regard perçant du grand targui à tapis.



La petite période de repos que nous accorde Marcelin à l'hôtel à Séwari sert à Hans et Martin pour profiter de la piscine et à Dorothea pour une petite sieste. J'en profite pour déclarer que le reste de la journée sera off pour moi. Je ne bouge plus, il est 17 heures. Pendant que les autres vont visiter Mopti, ses artisans, ses pirogues, son marché, sa mosquée, sa synagogue, pendant que Marcelin prend une colère avec Fidèle parce que le chargement de la pirogue n'est

toujours pas terminé, j'ai 5 ou 6 heures devant moi, seule. Je refais les sacs pour n'emporter que le strict minimum sur la pinasse, le reste partira avec le 4x4. Je me lave les cheveux que je fais sécher en me promenant dans le jardin et en jouant avec le petit singe qui s'emmêle toujours dans son arbre. Il y a tout un congrès de geckos sur le coin de notre case.

En une heure, linge et cheveux sont secs. J'ai trop de choses. Une partie de mes affaires rentreront scellées sous plastique à Montpellier, Inch Allah ! Toutes les tâches accomplies, je me plonge enfin dans le roman que m'a prêté Daphné. Le climatiseur ronronne. Le gecko de la salle de bains a disparu. Je mange des bananes et j'avale des comprimés pour le ventre.

Le coucher de soleil est un peu trouble, tout est ocre rose comme les voilages près du bar de la piscine. Oasis de riches.

Vers 22 heures 30, la petite troupe revient, chargée de bananes pour moi. Marcelin et Fidèle avaient craint que je sois trop malade pour l'équipée en pinasse. Ils sont vite rassurés et déclarent que maintenant ils dormiront bien. Nous restons encore un peu dehors avec la bouteille de whisky à ergoter sur la lune pour nous convaincre que c'est la même qu'en France et qu'elle est presque pleine même si elle ne semble pas pencher du bon côté. Avant de partir de Montpellier, j'avais vu sur le calendrier que nous aurions la pleine lune sur le **Niger**.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 23 février Mopti - Pinasse sur le Niger - premier bivouac sur la berge du Niger

Deuxième petit déjeuner très matinal chez les espagnoles. Le soleil se lève rougement au dessus des buissons en fleurs. On sent que le personnel africain est juste en train d'apprendre. On amène le café, on le remporte pour une autre table, on va chercher le sel, on revient avec du beurre. Tout ça, sans précipitation et avec le sourire. Nos bagages sont entassés sous le porche de l'entrée. Marcelin a dit "Départ à 6h30". Nous trainaillons dans le petit matin, le gros soleil orange a dépassé les bougainvilliers. Nous discutons sur cette concession où les femmes ont du investir des millions pour tout mettre en état et tout ça en zone inondable. Il serait intéressant d'avoir des nouvelles de ce site au mois de juillet.

Marcelin est finalement de retour. Il a du aller à Mopti pour une pièce détachée pour la bagnole. Martin lui suggère de faire aussi quelque chose pour la climatisation qui nous a lachés le jour précédent. La piste, les fenêtres ouvertes, c'est ardu selon la direction du vent et si on croise un autre véhicule ou un tourbillon. Nous allons embarquer sur la pinasse pour 3 jours et 3 nuits et Marcelin file vers le nord avec le 4x4 pour nous attendre à **Tombouctou** avec le reste de nos bagages. Cela lui donne le temps de se plonger dans la clim, il est mécanicien de formation.

Petite émotion au moment du départ. Le grand sac noir de Dodo et Hans manque. Finalement, il est repéré sur le toit d'un minibus parmi les sacs d'un autre groupe de touristes qui s'embarquent aussi sur le Niger.



Surprise sur la pinasse, nous sommes neuf personnes en tout. Nous quatre, le pilote **Amadou**, son aide **Bira**, le patron **Mounirou Diabata** en personne (il possède déjà quatre pinasses et est en train de faire construire la cinquième), et un vieux Monsieur sévère avec ses grandes robes, ses lunettes et son chapelet de prière. C'est l'oncle de Mounirou, qui sera déposé dans un village que nous atteindrons dans l'après-midi. Et bien

sûr, le fidèle **Fidèle**, tendu comme un ressort, tout empreint de la responsabilité qui lui incombe en l'absence de Marcelin. Il doit veiller sur notre sécurité, notre bien-être, notre hygiène, faire la cuisine et nous empêcher de faire des bêtises.

Notre pinasse fait environ 15 mètres de long (à vérifier avec Martin). Elle est construite en bois, surmontée d'arceaux pour le toit, l'ensemble capitonnée de nattes de paille, c'est rudimentaire mais confortable puisque les planches pour s'asseoir et les dossiers sont munis de coussins verts. Il y a aussi un WC à l'arrière après le moteur (un trou entouré de nattes). Une planche peinte en vert et en blanc est fixée le long des deux bords, ce qui permet d'aller de l'avant à l'arrière sans avoir à enjambrer les bancs.



Ces pirogues sont généralement peintes en noir avec des décorations certainement symboliques et colorées à l'avant et à l'arrière et le chiffre indiquant l'année de construction ou de "contrôle technique" comme dit Martin. Il a passé longtemps la veille à observer les artisans à Mopti et

leur a acheté quelques grands clous de fer, découpés dans une tôle. La nôtre, de pirogue

est de 2004. La plus ancienne que nous ayons vue date de 1995 en ce qui concerne les officielles de toute évidence, parce qu'il y en a de bien plus vieilles si l'on juge sur leur état de délabrement.

Nous nous installons, un peu au hasard tout d'abord mais grosso modo nous conserverons ces places tout au long du voyage. Hans à l'avant avec son gros téléobjectif, Martin derrière lui, Dorothea et moi au centre où les banquettes se font face et où s'insérera la table basse de nos repas.

La journée s'annonce chaude dès 8 heures du matin. Nous naviguons d'abord sur le **Banni**, ce large bras d'eau qui rejoint le Niger avant le **Lac Debo**.

Nos nouveaux compagnons ne sont pas très bavards au début et ont installé juste dans notre dos une énorme et tonitruante radio genre boom box que D. leur demande de baisser. La conversation s'engage, sauf avec l'oncle qui ne parle pas français. Nous évoquons Amadou et Mariam bien sûr, Ali Farka Touré et Rokia Troaré. Mounirou sort une cassette et nous nous fixons sur les paysages qui défilent au son des mélodies locales.

Martin se plonge dans la lecture du guide sur le Mali qu'il n'avait pas eu le temps de consulter avant le voyage. Je décide d'entreprendre un journal du voyage dans mon petit carnet noir de molesquine. Bira le jeune "mousse" commence à écopier avec un morceau de vieux bidon habilement tailladé.

Le pinassier collectionne les photos dans une enveloppe et les sort pour son oncle et pour nous. Il en a une trentaine avec sa femme et ses enfants mais surtout avec les filles blanches, ses "amies" comme il dit et d'autres groupes de touristes. Nous le photographions aussi et je note son adresse. Mounirou Diabata, Boite Postale 76, Mopti, Mali. Il espère qu'il recevra des tirages de notre part et pourquoi pas l'album qui irait avec.

La matinée s'étire mollement, le moteur ronronne. On nous sert un petit verre de thé à la menthe, le premier de l'habituelle série de trois, à tour de rôle dans le même petit verre. Il n'y en a qu'un sur le bateau. Alors je sors un de nos quarts en métal, ceux des parents de Martin et qui ont déjà voyagé du Mexique au Pôle Nord. Il plait beaucoup. Il est immédiatement mis en service pour l'eau des bateliers et rincé dans le fleuve ! Mais il ne peut pas être utilisé pour le thé, je pense qu'il n'a pas la forme convenable. Les hommes ne sont plus silencieux du tout, ils font un tintamarre pas possible, surtout Amadou qui essaie de parler plus fort que son moteur.



En plein cagnard, nous nous arrêtons devant un village de maisons basses dominées par la mosquée et sa pointe. Une visite est prévue par Fidèle qui tient à son programme. Il fait très chaud, nous rechignons un peu. Comme la plupart de ceux que nous longerons, le village s'étire le long du fleuve, ponctué de quelques petits jardins d'oignons et d'autres légumes. Derrière le village il n'y a rien qu'une étendue aride, pas d'arbres. Seuls

quelques animaux font des bosses dans le paysage. Mounirou cherche, dit-il, à acheter des verres, mais il n'y en a pas. Dorothea me dit qu'il avait certainement quelque chose d'autre à régler. Les enfants nous accompagnent. Les portes des maisons sont des trous noirs. Nous jetons des regards dans les courtes. Les poules picorent, les femmes pilent.

C'est le moment de la première mise au point. Plus de balade dans un village en terre cuite et recuite à l'heure la plus chaude de la journée. Les toubabs fondent.



De retour sur la pinasse, nous repartons sur le fleuve, le repas est prêt : maïs en boîte, tranches de tomates et d'oignons, corned beef et thon à l'escabèche, le tout amoureusement arrangé sur un plat en métal scintillant. La bouteille d'eau minérale rafraîchie tourne, je sors mon deuxième quart. Le dessert de papayes et de citron verts est somptueux mais interruptus par le fait que nous accostons à nouveau non loin d'un autre village, celui de l'oncle. Immédiatement les enfants avec

leurs grands yeux investissent les bords de la pirogue, ils sont en loques, dans l'eau jusqu'aux cuisses. Les africains sur le bateau ne saisissent pas notre gêne, il n'y a plus rien à manger, l'oncle jette la peau de sa papaye aux enfants, qui la partagent et la mangent en totalité, il n'y en a pas assez pour tous, ils suçotent un peu leurs doigts. L'oncle pisse dans l'eau, se lave les mains et les pieds dans le fleuve. Il débarque finalement et va chercher un hameçon. H.J. s'est mis en tête de pêcher.



Le moment de la deuxième mise au point est venu. Nous ne mangerons plus à proximité des enfants. On nous explique que ces enfants n'ont jamais vu de papayes et qu'ils voulaient goûter ! A ce moment là, nous n'avons pas réfléchi qu'il restait peut-être des fruits dans la glacière de Fidèle mais sans doute il ne leur en aurait pas donné puisqu'il avait minutieusement tout prévu pour nous pendant les trois jours sur le fleuve. Chacun s'arrangera pour lui-même et à sa façon de la situation que nous venons de vivre. Elle souligne de façon crasse ce à quoi nous nous sommes volontairement exposés en visitant un des cinq pays les plus pauvres au monde. En fait, nous faisons un caprice de riches. Manger oui, mais pas devant les enfants. Fidèle n'a pas de blague appropriée.



L'oncle revient enfin avec un objet élaboré en forme de long fuseau autour duquel s'enroule un fil terminé par un gros hameçon de fer, plusieurs hommes sont avec l'oncle qui salue et souhaite bonne route.

Mounirou fait une de ses prières quotidiennes, Bira écope. Une vache morte gonfle sur la berge.

Nous continuons notre descente du Niger vers le nord. Nous sommes en période sèche, c'est un fleuve plat qui ne coule pas beaucoup. D'autres pirogues nous croisent, des pêcheurs, des transports de bois. Les moteurs sont rares, la plupart sont mues par des hommes ou des adolescents munis des longues perches. Le fleuve est de couleur pastis boueux, les bords du fleuve sont dorés. Hans voudrait savoir quand est-ce qu'on va arriver sur le lac. Bientôt dit Mounirou, nous le saurons tout de suite quand nous

y serons, c'est immense.

Il a été convenu que chaque soir au coucher du soleil, nous aurions accosté et préparé les tentes pour le bivouac. Pas ce soir-là. Nous voyions le soleil disparaître. Toujours pas de lac Débo. Dorothea demande à Fidèle : on va camper sur les berges du lac ? **Non, pas à l'auberge du lac, répond Fidèle, je n'ai pas fait des réservations.** Sa bonne humeur est revenue malgré son agitation grandissante, il prépare le repas du soir sur des braises de charbon et cherche des yeux en même temps un endroit passable pour dormir. Le fleuve s'est un peu resserré, les berges font deux ou trois mètres de haut, Mounirou dit toujours bientôt, bientôt.

Naviger de nuit n'est pas possible, les bateaux n'ont pas de lumière, le pilote ne voit pas les haut-fonds, et puis les **hippopotames** dorment, n'est pas ?

On fait un essai infructueux contre la paroi, infranchissable avec tout le matériel à cet endroit-là. Quelques centaines de mètres plus loin du même côté, la berge s'abaisse un peu sur une sorte de marécage, barré de filets de pêche et de quelques petites pirogues, au loin quelques habitations. Les hommes sautent à terre. Martin et Hans espèrent que

nous, les femmes, n'avons pas vu le cadavre de chèvre. Trop tard. Quand nous débarquons, le cadavre a disparu et l'équipe balaie avec un buisson sec pour dégager un espace propre pour les tentes. Nous sommes dans un champs de crottes de chèvres et elles arrivent aussi en même temps que les enfants. Pendant que les autres plantent les tentes, je reste aussi plantée comme un piquet, la lune se lève au-dessus de l'autre berge, le spectacle est magnifique, tout est mauve et bistre.



Il y a effectivement un hippopotame dans le fleuve, là où nous étions quelques minutes plus tôt. Seuls ses yeux protubérants et sa gueule sont visible. Il souffle et gargouille.

Les enfants sont repartis et les chèvres aussi. La table basse est posée sur une natte. Mounirou, tout fier, apporte deux chaise en plastique...Pour les hommes ? Nous complétons avec la malle de fer qui a contenu les tentes. Fidèle a son petit succès en amenant une bouteille de pastis qu'il a achetée à Mopti et des gobelet de métal. La lune s'élève, du village parvient une musique, des voix et des rires. Nous sortons les lampes frontales.



Je décide d'avaler un somnifère avec mon pastis, je ne serai une nuisance pour personne, même pas pour moi-même cette nuit, je suis certainement la première à dormir, il est 21 heures maximum quand Martin me pousse dans la tente. Dans la nuit, je suis réveillée par une chèvre qui bèle de l'autre côté de la toile à trente centimètres de mon oreille. Un peu plus tard, à la lumière de la lune qui est haute dans le ciel, tout est tranquille, je m'éloigne un moment de la tente et je décide de renoncer dorénavant au corned beef.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 24 février

Pinasse sur le Niger - deuxième bivouac sur la berge du Niger



Nous sommes réveillés par Fidèle qui range la malle en fer, il est 6 heures. Hans est resté longtemps à veiller et à observer l'hippopotame. Moi, en tout cas, je suis reposée. Dodo aussi, je crois. Toilette de chat, on emballe et on part, on prend le petit déjeuner sur la pirogue. Thé, café, confiture, vache-qui-rit et beurre. Fidèle sort le grand jeu.

Finalement nous sommes sur le lac, à perte de vue, comme une mer parsemée d'ilots herbus sur lesquels il y a parfois des zébus. L'eau est vert d'eau pâle, laiteuse et semble phosphorescente. Le temps est parfait, la lumière est céleste, comment

en serait-il autrement ? Des gens marchent dans le lac, ils ont de l'eau jusqu'à la taille, ils pêchent. Dorothea se demande s'ils font du stop pour rentrer le soir.

Nous n'arrêterons plus d'admirer le côté éminemment graphique de ces fines silhouettes noires sur fond clair.

Le premier hippopotame est plus impressionnant que le second, et ainsi de suite, on s'habitue à tout et ils ne sont pas trop près. Le cinquième par contre décide de nous offrir un petit spectacle et nous montre toutes ses faces.

Nous sommes doublés par une pirogue plus grosse que la nôtre qui promène le groupe de touristes du campement espagnol, ceux qui avaient "essayé de voler" le sac des Klein's. Ils sont nombreux. Un joyeux luron explique qu'ils ont dormi dans un village et que lui a dormi avec la femme du chef, il doit se croire chez les esquimos. Le chemin que nous empruntons est similaire puisque les pilotes cherchent les endroits où il y a le plus d'eau. Nous encourageons le nôtre, Amadou, qui s'est effectivement amadoué, à doubler ces toubabs afin d'éviter leur panache de gasoil et nous y arrivons, sans même faire un pied de nez.

Sur la pirogue la vie s'est organisée. Je m'imprègne comme mes compagnons de cette atmosphère surréaliste. Je continue un peu mon journal et je distribue des bonbons, les amis africains apprécient bien les bonbons, surtout ceux au miel et au caramel. Ils demandent : "ils sont de France ?". Fidèle prend un bonbon au réglisse et à l'anis et s'esclaffe que les français font des bonbons au pastis.

Déjeuner rapide servi par Fidèle qui a sorti son turban noir pour se protéger du petit vent qui se lève alors que nous arrivons à l'autre bout du lac. Impossible de voir par où nous allons passer, l'horizon semble entièrement fermé par une côte uniforme, mais le pilote sait, il continue à louvoyer entre les bancs de sables. Progressivement des



méandres se dessinent, le temps commence à changer, le ciel est un peu

chargé, plombé par endroits, la lumière filtre. Martin dort un peu.



Au delà du lac, les bords du fleuve ont changé d'aspect, ce ne sont plus des berges plutôt abruptes qui cachent les paysages, mais des plages de sable ocre clair. Les villages se fondent dans cette linéarité.

Hans se procure un petit poisson de quatre centimètres de long auprès de Mounirou, l'accroche sur le hameçon et jette la ligne à l'eau. Il nous prévient, "si j'attrape un poisson, ce n'est pas moi qui le décrocherait". Au bout de quelques minutes, il remonte sa ligne vide. Ce sera sa seule tentative.

Dodo cherche de quoi se faire un turban, elle sort un tissu vif aux dessins rouge et blanc, c'est rigolo, c'est un pantalon de pyjama, ça

fonctionne très bien, une jambe autour de la tête, une jambe autour du cou. Les hommes ont leur casquette, je prends un paréo. Nous sommes parés, les questions fusent et nous écoutons les explications. Les jumelles font le tour du bateau, tout le monde veut regarder à travers et cela vaut la peine. Là une termitière grosse comme une maison. Une rangée de manquiers.

Une pinasse chargée à ras bord. Une autre qui transporte un âne, allongé au milieu en sphinx comme un nabab. Et toujours les femmes qui lavent le long du fleuve, les enfants les plus petits jouent dans l'eau. Nous apprenons à reconnaître les villages où l'on vend du poisson. Ils sont signalés par une espèce de caisse blanche posée au bord du fleuve et qui ressemble à un petit congélateur (hum, sans électricité). Mounirou fait un ou deux essais avant de trouver ce qu'il faut, un poisson capitaine tout frais, qu'il met à sécher un peu sur le toit de la pinasse ! Au menu ce soir, poisson et riz.



Nous, nous marchons le long des berges jusqu'à un village où deux jolies jeunes filles font l'aller-retour jusqu'au fleuve avec leursalebasses pour aller chercher l'eau d'arrosage de leur petit jardin

d'oignons. Une femme accroupie fait frire quelque chose sous un arbre maigrichon devant sa case, à trois mètres d'un âne mort. Comme on le sait, un âne mort, c'est très lourd, d'ailleurs personne n'a idée de l'enlever.



Ce soir Fidèle tient à son sable pour le bivouac, en effet les plages semblent magnifiques et elles le sont vraiment quand on n'est pas trop près d'un village. Il trouve un coin qui convient aussi aux pinassiers. Hans les suit d'un pied alerte et fait un atterrissage spectaculaire sur le ventre, le sable est glissant, un peu argileux.



La pirogue est finalement amarrée avec une corde fixée à une solide tige de fer qu'ils enfoncent dans le sable. Martin, qui a bien observé le travail des artisans du chantier naval de Mopti, m'a expliqué que la partie avant des pirogues est en quelque sorte "cousue" au reste du bateau par les liens croisés ce qui lui confère une certaine flexibilité, utile pour affronter les vaguelettes du fleuve et pour s'adapter à la configuration du sol quand la pirogue accoste.



Le vent souffle fort. Nous dépassons la plage et allons installer le camp derrière une rangée d'arbustes et de buissons qui font écran. Il y a aussi quelques arbres et des termitières de moyenne taille. La couleur sépia domine.

"Pas de cram cram", proclame Fidèle. Il semble craindre ces petites graines hérissées et collantes qui adhèrent à tout ce qui est en contact avec le sol. Rassuré sur les bonnes conditions de ce bivouac, le fidèle Fidèle repart sur la pinasse pour préparer son oeuvre culinaire du soir.

Avec l'aide malhabile de Mounirou, nous nous trompons en posant les surtoits des tentes, on recommence et le camp est vite monté et bien fixé contre les attaques du vent. Martin et Hans revérifient tout. Nos sacs entassés à l'avant de la pirogues ont pris de l'eau. Tout sèche vite. Chacun s'égaie dans les fourrés un instant.

En principe, il n'y a personne à des miles à la ronde mais j'aperçois un homme au turban bleu en train de ramasser du bois un peu plus loin sous un arbre. Et en me promenant sur la plage (le sable colle aux pieds) je vois des jeunes qui discutent avec les piroguiers.

Avec une population recencée d'environ 10 millions d'individus pour une surface grande comme deux fois la France, le Mali n'a que 2% de terres cultivables. Le pays est donc presque vide; mais bien sûr c'est différent au bord du fleuve, l'axe de vie de ce pays. Et puis comme nous l'avons aussi constaté dans le Sahara, le désert n'est pas toujours désert.

Fidèle, à qui Martin a prêté une lampe frontale, fait tout fier des aller-retours jusqu'à la pirogue et nous rejoint pour le repas du soir. Il s'est souvenu que je ne mange pas de poisson et particulièrement pas ceux issus du Niger. J'ai un plat spécial de pommes de terre au sel. C'est délicieux.

C'est aussi le début de la blague de la boîte d'ananas en tranches avec laquelle nous plaisantons Fidèle parce qu'il nous la montre, nous en parle mais ne la met pas sur la table.

C'est aussi le début des soirées de jeux de poker aux dés. Initiation à la suite, à la full house, au carré d'as, etc. Le jeu lui-même et la récompense au gagnant (un petit bouchon de la fiasque de whisky de Martin) donnent lieu à une discussion sur les arcanes de la langue française. Fidèle s'interroge sur le dé à jouer, le dé à coudre et un dé à coudre de whisky ? Il comprend vite le système, à tel point que les petit dés se suivent. Demain grasse matinée, le réveil est prévu à 7 heures 30.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 25 février

Pinasse sur le Niger - Niafunké - troisième bivouac sur la berge du Niger

La "salle de bain" (un jerrycan d'eau) est installé entre nos tentes, on se brosse les dents, on se lave les mains, je me bats pour démêler mes cheveux. Mounirou est planté là et nous observe. Il me dit que si un africain avait des cheveux longs comme ça, sa tête serait une immense boule. Dodo lui fait les gros yeux et il se remet à charger le matériel.

Il pleuviote mais ce n'est pas de la pluie, seulement des gouttes.



Nous reprenons la pirogue, Bira recommence à écopier. C'est normal, les interstices entre les planches laissent passer l'eau et c'est bon pour le bois qui ne dessèche pas. Nous devons nous arrêter à **Niafunké**. Martin s'éloigne dans les profondeurs du village, Mounirou le suit et lui montre la maison d'**Ali Farka Touré**. Des enfants viennent chercher les bidons et vont les remplir au puits. Nous suivons des yeux l'activité matinale du village. C'est un village propre et entreprenant.

Durant la journée, il fait un peu froid sur l'eau. Les embruns soulevés par le vent et la proue nous éclaboussent, baptême à l'eau du Niger. Chaque fois que quelqu'un bouge de gauche à droite ou pour aller faire un tour à l'arrière, la pirogue oscille, tout le monde se déplace pour faire contrepoids. Chaque fois que nous accostons, la chaleur se fait à nouveau sentir. Dans l'après-midi le soleil ressort.

Les bois qui flottent sur le Niger ne sont pas des bois flottés ordinaires comme on pourrait le supposer. Ce sont tous des petits fagots qui servent à marquer les filets de pêche. Le paysage est uniforme et plat, entrecoupé de rares plantations de manguiers ou d'eucalyptus. De temps en temps sur une rive, un moteur à essence suivi d'un long tuyau pompe l'eau du fleuve pour des champs de céréales, que nous voyions d'ailleurs pas. Dans la pirogue, nous sommes bas sur l'eau et notre vue est limitée dans le lointain.

Marquante est la silhouette de l'homme trotinant sur son âne. Sur les ânes on s'assoit sur l'arrière train parce que le dos est trop fragile. Les premiers chameaux ou dromadaires apparaissent.

Dés 5 heures de l'après-midi, Martin et ses jumelles se mettent en quête d'un lieu de bivouac.

Le premier est refusé par Mounirou. C'était une petite plantation de manguiers sur un tertre dominant la plage de sable. Les raisons invoquées sont si vagues et emmêlées que nous n'insistons pas. Entre autres, il y aurait un village de **bozos nomades** non loin. C'est l'argument imparable, tous les gens avec qui nous avons parlé se méfient des nomades, que ce soit les **peuls** au Burkina, ou les bozos au sud de **Tombouctou**. Fidèle me murmure que Mounirou pense que le coin est hanté. La discussion en **bambara** est animée à l'arrière de la pirogue.





Le deuxième coin est le bon. L'endroit est idyllique. Au premier plan le clapotis des eaux vertes du Niger, puis du sable fin et blanc sans la moindre trace de pas. Une immense plantation d'eucalyptus au fond dispense son odeur fraîche. Le soleil descend sur le Niger et nous offre son splendide coucher. Notre organisation est maintenant rodée et nous levons notre gobelet de pastis en l'honneur de ce moment de pur bonheur.

Le menu concocté par Fidèle nous amuse, un plat de spaghetti bolognaise (l'origine de la viande est inconnue, je suspecte le corned beef) servi avec des mini-saucisses de cocktail froides et de la salade de fruits en boîte (toujours pas la boîte d'ananas !). Le reste des saucisses repart sur la pirogue et est mangé par les trois piroguiers qui trouvent que le porc a bon goût. Ce soir comme c'est le dernier soir sur le Niger, nous avons de la visite après le repas. Mounirou, Amadou et Bira nous rejoignent et nous formons un grand cercle. Les quatre gobelets sont répartis et la soirée continue au sirop de menthe et aux biscuits secs mous. Le vent éteint mes petites bougies qui intéressent beaucoup Amadou. Je lui fait signe qu'il peut les garder et elles disparaissent aussitôt dans sa poche.

Ensuite nous sommes seuls à regarder le ciel barré par la voie lactée. Impossible de voir la grande ourse. Par contre, dans notre dos, à travers le feuillage des eucalyptus, la pleine lune arrive.

Après quelques tours de dés avec Fidèle, nous allons dormir comme des bébés.





Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 26 février

Pinasse sur le Niger - Diré - Tombouctou

Personnellement, je serai bien restée ici, sans bouger, un jour de plus, juste pour voir changer les lumières mais le réveil est à 6 heures.

Marcelin nous attend à 10 heures au port de **Tombouctou**, dont j'ai oublié le nom, et il reste de la route à faire, ou plutôt du fleuve.....Au petit déjeuner, Fidèle sort de sa glacière des derniers trésors de papayes fraîches.

Le paysage commence à changer, le temps aussi, il fait un peu gris. Un premier petit croissant de dune très clair est visible au-dessus des buissons sombres. Puis les dunes se multiplient dans le paysage.



La pirogue accoste **Diré**, Amadou doit téléphoner, paraît-il. Ce village est grand, c'est jour de marché, tout le monde s'active. Dans la pirogue à côté de la nôtre, deux garçons jouent avec une pirogue miniature qu'ils lancent dans l'eau et que le faible courant leur ramène. Un peu plus loin une femme fait sa lessive et sa vaisselle. Un homme âgé vient faire sa toilette. Il se déshabille entièrement et se savonne avant d'entrer dans l'eau.

Une jeune fille vient nous voir. Elle est charmante, flirte des yeux avec tous les hommes de la pirogue et commence à plaisanter avec Mounirou qui n'en rate pas une comme nous l'avons vu. Au bout d'un moment, elle se fait rappeler à l'ordre par sa famille, qu'elle va rejoindre sous le petit abri de nattes qui sert de stand aux maraîchers.

Les marchés ont lieu dans les villages à des dates précises et régulières dans la semaine, tous les cinq jours chez les dogons puisque leur semaine ne compte que cinq jours. Les dates sont connues localement et les gens font des kilomètres à pied ou à dos d'ânes pour s'y rendre. Marcelin nous a dit qu'il n'est pas rare que les femmes partent la veille de chez elles avec leur marchandise sur la tête. Celui-ci de marché est maigrelet et pas dogon du tout.

Amadou a du avoir du mal à avoir sa communication. Nous repartons dès son arrivée.



Il est midi lorsque nous rencontrons finalement le vieux couple d'hippopotames qui vit près de l'entrée du port. Ce n'est pas un véritable port, il y a simplement une grande dalle inclinée en ciment, au creux d'une boucle du fleuve. J'ai bien aimé le passage du livre d'Eric Orsenna qui fait dire à Mme Bâ que le fleuve Niger renonce à son intention d'irriguer le nord devant les masses de sable à conquérir et qu'il préfère poursuivre sa course vers le sud. Nous sommes à cet endroit là.

De loin, la voiture blanche de Marcelin est visible aux jumelles, c'est la seule d'ailleurs.

Le comité d'accueil habituel nous attend, tout le monde se sert la main, les bagages sont déchargés par une multitude de bras et rechargés dans le 4x4. Dorothea aperçoit le sac à pain et dit, "Ah, non, alors, pas encore ce pain-là. Elle tend le sac au premier gosse. Contrairement à ce que nous avons vu jusque là, c'est à dire que la moindre chose donnée était, dans la mesure du possible, répartie, divisée, distribuée, là il s'ensuit une grande bagarre entre les enfants qui se déchirent les pains. L'un d'entre eux finit par s'enfuir avec le butin.

Nous quittons les piroguiers. Il est entendu que Mounirou partagera le pourboire mais je préfère le lui donner devant les deux autres qui sauront réclamer leur dû, je l'espère. Le jeune Bira me fait de la peine, c'est un adolescent "moderne". Il s'est fait beau pour l'arrivée, il porte un serre-tête en éponge, des shorts un peu longs et des tennis comme les joueurs de tennis de Wimbledon ou presque.

Les effusions des retrouvailles avec Marcelin passées, nous embarquons dans la Toyota lavée de sa boue et dont la climatisation a été réparée. La gouaille de Marcelin reprend le dessus. Fidèle est soulagé de nous avoir amené à bon port. La route jusqu'à Tombouctou n'est pas longue mais il faut pas mal de temps pour faire les quinze kilomètres entre les dunes et les champs.

Dans le guide de Hansjörg, l'hotel dans lequel nous allons, est décrit de façon dithyrambique comme le meilleur de la ville, son nom "La Colombe" est évocateur de délices orientaux. Franchement en Europe, il nous viendrait pas à l'idée d'en douter mais Tombouctou a ses propres mesures.



Une ancienne maison qui date des colons semble-t-il, mais pas une maison coloniale. C'est vieillot, l'accueil est pompeux et nous remplissons les fiches de police. Il y a des hommes debout dans l'entrée ou assis sur les marches dehors, ce ne sont pas des clients, l'un d'entre eux sera notre guide, **Moktar**.

Les chambres n'ont pas de fenêtres sur l'extérieur mais sur les couloirs. Le mobilier est du style moderne des

années quarante en bois sombre. Le plus beau est la couverture du lit de Dodo et Hans, une espèce de pilou-pilou poilu arborant un magnifique tigre, la nôtre est plus discrète avec une petite biche. Par contre il y a la clim et la télé, comme quoi nous n'avons pas tous les mêmes valeurs que l'auteur du guide sur le Mali.

On nous fait manger dans la salle à manger, ouverte pour nous seuls, un couscous que j'apprécie bien malgré les pommes de terre, et on nous octroie une heure de repos avant la visite. Je passe à la douche après Martin, il n'y a pas de seuil entre la douche et la chambre et l'eau monte, arrive dans la chambre et commence à couler vers la table de nuit.



Moktar nous attend pour la visite. Il a sans doute saisi que Martin est architecte parce que nous allons immédiatement visiter une maison en construction qui mettrait n'importe quel chef de chantier européen hors de lui. Martin quand à lui fronce les sourcils non seulement pour des raisons de sécurité mais aussi à cause du matériau utilisé pour les façades, une pierre crayeuse et blanchâtre. L'architecture traditionnelle de la ville en pisé ocre, déjà entamée par les bâtiments des colons, se mosaïque de verrues claires aux arêtes rectilignes. Sans s'étendre davantage sur les antennes de télévision et après trois jours sur la pirogue, je recommence à penser que le confort "moderne" amène beaucoup de mocheté avec lui. Ne pourrait-on pas ici au moins éviter les erreurs de notre

civilisation moderne ? Mais que fait l'Unesco ? dit Martin

La petite troupe, nous sommes sept avec Marcelin et Fidèle, s'enfonce dans le dédale des ruelles. Comme à Djenné, il n'y a pas le tout à l'égout dans certains quartiers. Le lycée français a changé de nom, une devise orne son fronton : travail, discipline. La maison du commandant du cercle français est maintenant un bâtiment administratif. Sur la place de l'Indépendance, ou de la Résistance, ou des Martyrs, je sais plus, une ville allemande, Chemnitz, a subventionné un petit square avec une profusion de verdure et des fleurs, les seules de la ville. En face, un édifice ridicule, de genre grand abri-bus en ciment, est resté en souvenir du passage de Chirac. Partout du sable.



C'est par là que Hans a du perdre ses lunettes en rechargeant son appareil de photo. Il ne s'en aperçoit que lorsque nous allons visiter le musée sur l'emplacement du puits qui est à l'origine de la création de Tombouctou. Il y a aussi la vieille case "authentique" de la femme sacrée qui vérifiait les "passeports" et donnait accès à l'eau.



Hans ne peut se concentrer sur l'exposition et il repart faire le chemin en sens inverse avec Fidèle, dans l'espoir vain de trouver vingt grammes de titane dans le sable.

Le guide nous explique que beaucoup d'objets ont disparu et disparaissent encore du musée. Il semblerait que l'administration les vend lorsque l'offre est assez intéressante. Une paire de "menottes" pour les chevilles fait penser à ces ânes et ces dromadaires entravés qui boitent le long des pistes. Ils devaient en être de même pour les femmes. Quelques photos fanées évoquent un passé plus glorieux de la ville.

Un peu plus loin, Martin va visiter le "musée" consacré à un allemand explorateur (Heinrich Barth), un des nombreux découvreurs de Tombouctou. Pendant ce temps, Dodo et moi nous nous installons dans l'atelier d'un bijoutier qui martelle des petites feuilles d'argent à même le sol. Il y a plusieurs hommes assis par terre et un petit feu, la chaleur est écrasante, pas un brin d'air.

Au crépuscule nous gravissons l'escalier pour monter sur le toit du marché. La vue est plongeante sur le grouillement des ruelles, à l'horizon c'est le vide du désert. Nous flânons. Il y a de tout dans ce marché. Beaucoup de plastique, des vêtements usagés, de très vieilles chaussures, des bananes. L'odeur des épices monte à la tête.

Dès que le regard s'attarde sur un objet artisanal, les vendeurs s'attroupent, chacun essaie d'attirer un toubab vers sa table. Les arguments de vente sont d'une palette très large depuis **je suis Monsieur pas cher** jusqu'à **ma mère est malade** en passant par **je n'ai rien vendu aujourd'hui** et **ça, c'est pour toi, la gazelle** ou **juste, tu regarde, pour le plaisir des yeux**. Il y a des belles choses, en particulier des cadenas de facture compliquée mais efficace, des poignards, des bijoux, des tissus ... Chaque vendeur tente d'éloigner les autres. Ils veulent nous isoler pour pouvoir développer leur argumentaire et ça discute tant et si bien que Dodo décide de rentrer à l'hôtel pour retrouver Hansjörg. Marcelin l'accompagne.

Moktar a disparu, peut-être pour la prière. En tout cas, Martin et moi sommes libres de déambuler sans chaperon. Ce que nous faisons jusqu'à la nuit complète, "juste pour le plaisir des yeux" et sans nous perdre, le sens de l'orientation de Martin semblant fonctionner aussi à Bouctou. Oui, oui, Bouctou, les gens d'ici ne disent pas Tom-Bouctou.

"La Colombe" nous accueille, le repas sera servi sur le toit où nous nous retrouvons tous. Fidèle et Hans, après avoir plusieurs fois arpenté le pourtour du lycée, sont allés faire passer un message auprès de la radio locale la plus écoutée. Pour 2.000 CFA, le message passera deux fois et promet une "récompense en or" à qui rapportera les lunettes.

Martin a caché, au cas où, la bouteille de pastis dans le sac à dos. Nous commandons de l'eau ou de la bière, comme l'habitude. Marcelin prend un pastis au bar, c'est de l'eau, même pas laiteuse et sans alcool. La bouteille de Martin fait le tour de la table.

En dehors de nous à l'hôtel, il n'y a qu'un seul autre client, un chercheur sud-africain blanc qui dessine des motifs de bijoux dans son carnet. Les symboles sont multiples, tous ont une signification tribale ou familiale. Ce sont les fameux petits passeports du désert.

Il semble inimaginable d'être là, simplement comme ça, en train de discuter au cœur d'un lieu de légende. L'air est doux. Un grand targui s'approche, tout drapé de noir et de bleu. La conversation s'amorce et il commence à débiter ses petites merveilles qu'il gardait nouées dans un tissu "juste pour le plaisir des yeux". Ces bijoux sont délicats. Pendant un bon moment, je compare, j'écoute, je choisis, il a une petite croix du Sud et deux tchat-tchats qui me plaisent bien. L'un sera pour Samantha, les deux autres identiques pour Chantal et moi.

L'homme s'appelle Mohamed Ag Atta et appartient à une famille d'artisans bijoutiers. Il dit que son nom est difficile à dire aux toubabs à cause du terrorisme international. Lorsque les choses se présentent, les prix défilent, de ceux amers comme la mort, jusqu'à ceux doux comme l'amour. Quand on y est presque, il me demande de faire encore un petit pas de mouche. L'affaire se conclut, le reste de la table est d'accord. Il emballe chaque collier dans un tout petit morceau de papier et me donne son adresse (Mohamed Ag Atta, BP 49, Bouctou). Il est content, moi aussi, nous pouvons dîner de poisson capitaine et de poulet bicyclette, compensés par des crêpes au miel au dessert.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 27 février

Tombouctou - Désert - Douentza



Moktar est de nouveau là après le petit déjeuner (composé de délicieux petits pains chauds et ensablés, venus tout droit du four dans la rue). Il nous emmène vers le marché, d'où ma petite calebasse à pois. Evidement après je regrette de ne pas en avoir pris deux ou trois, stoppée que je suis par le souci de la place que ça prend.

On refait un périple similaire à celui de la veille mais qui inclut cette fois la grande mosquée que nous visitons de fond en comble. Nous sommes seuls. Nos chaussures restent dehors.

Moktar est prolix en informations. Tout est très sombre, très sobre, le sol est en terre battue, aucune couleur, aucune décoration. Des dizaines d'énormes piliers, des ventilateurs et des haut-parleurs. Le plafond est bas. Seuls ceux qui s'assoient dans les premières rangées ont un peu de vue directe sur l'imam qui parle à partir d'une petite niche dans le premier couloir. La partie réservée aux femmes est à côté en plein air, avec des nattes qui font pare-soleil. Dans la cour s'élève le minaret qui est très beau de par l'authenticité et la simplicité de son architecture.



Des vieux sont assis aux alentours de la mosquée et discutent. Quelqu'un a écrit, *A Tombouctou, quand un vieux meurt, c'est comme une bibliothèque qui brûle.*

En repassant devant la place de l'indépendance et l'abri-bus de Chirac, je suis abordée par deux jeunes touaregs. Ils sortent des choses des plis de leurs vêtements et déambulent avec nous pendant que j'essaie de ne pas perdre les autres de vue. Finalement, je leur achète un petit passeport du désert différent pour Mélanie. Nous rencontrons le problème de la monnaie, qu'ils balaisent d'un geste qui veut dire "On va arranger ça" et ils partent avec mon billet de l'autre côté de la place. Il y a une table (c'est un étalage de bric à brac) et son tablier (c'est le vendeur) qui nous fait aussitôt la monnaie. Je commence à prendre plaisir à ces petites négociations de pas de mouche. C'est sympathique, tout le monde est content. Il faut que l'argent circule.



Marcelin nous attend avec le 4x4 devant le lycée et nous embarquons en direction du désert pour un petit crochet dans les dunes. Il y a effectivement des caravanes et aussi des chameaux en attente d'un éventuel touriste candidat au mal de mer, mais pas d'amateur aujourd'hui en tout cas. Au bout de quelques kilomètres les grandes dunes commencent. Elles sont dorées. Nous escaladons, nous faisons des paris, Fidèle avec ses grandes jambes et son jeune âge est plus rapide et a besoin de moins de pas que nous. On glisse, les chaussures s'enfoncent dans le sable qui coule comme de l'eau.

Entre les dunes, une piste s'enfonce plus profondément dans le désert. Je trouve qu'il y a beaucoup de monde qui l'emprunte, mais pas de toubabs. Où vont-ils et d'où viennent-ils tous ces gens qui marchent ?

Au loin, une dune extraordinairement blanche luit dans le soleil. Il fait trop chaud pour moi, je me contente de loucher dessus tandis que Fidèle part au galop et revient avec une boîte de soda pleine de sable que nous transvasons dans un de mes petits sacs de congélation. Mes échantillons de sable se sont donc enrichis d'une fine poudre blanche et légèrement nacrée. Dorothea ne veut que du rouge et Marcelin lui en promet pour très bientôt. Nous nous réfugions à nouveau dans la Toyota climatisée et nous taillons la route en direction du sud-sud-est à travers une terre aride et stérile parsemée de quelques arbres maigrichons et parcourue par quelques rares petites caravanes.



Par deux fois, Marcelin s'arrête. Une voiture en panne sur le bord de la route et quelques hommes qui ont débarqué leurs sacs regardent pleins d'espoir. Une voiture du pays les auraient certainement pris, même sur la galerie du toit, vu qu'ils arrivent à se caser à 25 dans un combi Volkswagen. Notre chauffeur discute un peu avec eux et nous reprenons notre chemin. Même scénario quelques kilomètres plus loin, cette fois-ci c'est un camion. Au soir, en arrivant à **Douentza**, nous saurons qu'il n'y a rien dans toute cette zone, rien à part quelques masures, quelques chèvres et quelques chameaux.



Je ne peux pas arriver à Douentza avant de dire un mot du pique-nique de midi. Secouée par des tiraillements insistants dans le bas ventre, je sais que je ne tiendrai plus très longtemps contre les frissons et des suees froides qui m'annoncent qu'il serait opportun que nous nous arrêtions vite.

Alors je ne m'oppose pas à l'ombre pauvrichonne et clairsemée d'un arbre à épines à dix mètres de la route, exactement du type de ce que nous ne ferions jamais en Europe parce que nous sommes assez souvent moqué des touristes qui s'installent à côté des routes nationales avec leur glacière. Bon, celle-là de route, elle n'est ni nationale ni goudronnée et si peu fréquentée (peut-être trois véhicules pendant notre petite heure de pause) que la poussière soulevée n'est pas gênante. Et la glacière est la bienvenue mais je file vite derrière un petit ravin doté d'un buisson et de quelques pierres.



Nos chers guides ont fait provision de ses délicieux petits pains cuits au four et au sable de Tombouctou, avec la-vache-qui-rit et des bananes, le tout arrosé d'eau fraîche teintée au pastis, ça, c'est du pique-nique pour des amateurs de fromage comme D. et H.J.

On voit un peu plus loin un secteur de terrain gris, presque gris bleu dans la lumière de midi. Coiffée de mon chapeau et en respirant doucement l'air brûlant, je vais jusqu'à la zone grise pour prélever un peu de cette matière.



La route se poursuit semblable à elle-même, ce qui varie ce sont les couleurs au fur et à mesure que l'après-midi avance. Le paysage n'est plus écrasé par le soleil blanc, les reliefs se dessinent et c'est à nouveau la beauté des teintes africaines qui s'offrent à nous pendant que les premiers signes de civilisation apparaissent, des cabanes, quelques bâtiments construits en dur, des arbres et des enfants.



C'est Douentza. Virage à droite dans un campement de grandes tentes blanches, de l'ombre, des sièges en rotin,

nous nous affalons comme si nous avions fait tous ces kilomètres à pied. Les capsules des bières fraîches sautent, les hommes sourient et Jérôme vient nous parler de sa vie.

Jérôme, un européen d'âge moyen aux formes amples, qui a eu une formation médicale, qui a eu une première femme blanche, qui en a maintenant une autre noire et beaucoup plus jeune, qui voit mourir les enfants, qui soigne des femmes sans pouvoir les ausculter, juste en écoutant. **Ici, ce n'est pas le sida qui tue, c'est le palud.** Les médias en Europe font un tintoin sur le sida, mais c'est au paludisme qu'il faut s'attaquer, c'est lui qui tue le plus grand nombre", qui a arrêté de fumer et qui a un truc pour diminuer. Jérôme est le propriétaire du campement. D'ailleurs, il va quitter Douentza pour créer un nouveau truc près de Mopti, du côté de Séwaré.

Jérôme est intarissable mais aujourd'hui c'est jour de marché et il ne faut pas rater ça. Prendre sur la gauche jusqu'à l'embranchement et encore une fois sur la gauche, c'est tout au bout. Nous partons. Nous n'avons même pas fait 500 mètres qu'un gros Landrover s'arrête à côté de nous sur la route. C'est Jérôme, il nous a rejoint pour nous emmener jusqu'au marché et surtout pour qu'on lui pose toutes les questions qui nous passent par la tête.



C'est un vrai grand marché avec une partie pour les animaux vivants tels que chameaux, ânes, chèvres et tout le reste pour tout ce que ce coin d'Afrique a à vendre ou à échanger. La plupart des choses, comestibles ou non, sont étalées par terre. Par endroit on ne sait pas où mettre les pieds pour ne pas marcher sur les étales. C'est immense, comme un labyrinthe avec sa réglementation à lui. Le coin des bouchers est effarant avec ces énormes lambeaux de viande rouge couverts de mouches qui se gavent du sang chauffé au soleil.



Il y a des femmes qui n'ont rien d'autre à vendre qu'une espèce de bouillie pateuse qu'elles malaxent dans une grande calebasse, d'autre n'ont que quelques petites tubercules jaunâtres rabougris dont j'ai oublié le nom, ou des boules vertes aux herbes. Les grosses boules noires sont des savons à base de suif et de cendres. Peu d'objets en plastique sur ce marché. Les enfants nous regardent, nous sommes les seuls blancs dans la cohue.

Jérôme avec son attitude un peu altière comme il sied à un blanc, est souvent salué et salue à son tour avec la longue litanie des "ça va ? ça va bien ? etc". Il nous emmène chez ses fournisseurs, dans un vrai magasin qui vend les produits de base d'épicerie et de droguerie et même de cosmétique de marques africaines, sauf la-vache-qui-rit. Il doit y avoir des bateaux entiers de ce "fromage" qui font le va-et-vient avec l'Afrique à moins qu'une usine n'en fabrique quelque part sur le continent. Jérôme doit rentrer pour surveiller les préparatifs du repas du soir et Dorothea décide de retourner au campement avec lui.

Hansjörg, Martin et moi continuons encore un peu à tourner dans le dédale du marché et nous prenons le chemin de retour le long de larges allées sabloneuses bordées de maisons de l'époque coloniale, la plupart sont délabrées et semblent abandonnées, la couleur terre de Roussillon domine. Dans un jardinet entouré d'un petit muret, des

hommes font cuire de la viande dans un grand four de terre. Ils nous invitent à les rejoindre. Martin serait presque tenté par la bonne odeur de viande grillée, mais nous rions, saluons et continuons notre chemin. Quelques enfants nous suivent pendant un moment. En arrivant à l'embranchement vers le campement, nous sommes doublés par des hommes qui tirent une chèvre qui ne les suit que contre son gré. A mon avis, elle est invitée au méchoui.

Les douches nous attendent, nous pressons le pas. J'espère qu'il y aura encore de l'eau et il y en a, autant qu'on veut, même pour faire un peu de lessive. Dodo s'est sentie fatiguée et s'est un peu allongée sous notre grande tente blanche, sous la moustiquaire. L'ensemble est rudimentaire peut-être mais je crois que je pourrai vivre longtemps comme ça. On se sent libre, avec juste quelques trucs dans un grand sac et un robinet d'eau fraîche.

Quelques hollandais sont arrivés au campement et tout ce petit monde boit des bières. Nous les rejoignons.

Le diner est ensuite servi sous un petit préau éclairé par une ampoule. Tout est très au goût de Fidèle qui engloutit la soupe, la viande et le riz jusqu'au dernier grain et finit mon assiette aussi.

Départ prévu pas trop tôt demain matin.





Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 28 février

Douentza - Sengha

Quelques objets ont été exposés près du préau où nous prenons le petit déjeuner. C'est un gagne-pain supplémentaire pour notre hôte. Il emmène Dorothea dans sa petite caverne d'Ali Baba et lui montre les merveilles artisanales qu'il achète et qu'il revend. Sans succès ce coup-ci, nous voyageons léger.

Au départ, j'ai à nouveau droit au chapitre sur la cigarette et au fameux truc pour diminuer. Jérôme a une âme de missionnaire.

Marcelin dit que nous devons demander la route. Cette expression ne veut nullement dire que notre chauffeur est désorienté, seulement qu'il veut partir. Alors, nous reprenons la piste.

Fidèle replace mon anti-moustique à pile solaire sur le tableau de bord, il est toujours très attentif à ces détails. Il pose à côté le "secoussiomètre" qui est un indicateur des capacités de conducteur de Marcelin. L'ai-je déjà raconté ? Le secoussiomètre, c'est une invention de Fidèle, une boîte de vache-qui-rit, une grosse, qui sert de mini-poubelle de voiture pour les emballage de bonbons. Si elle tombe du tableau de bord, c'est que Marcelin se laisse emporter par son enthousiasme. La plupart du temps, la boîte se contente de sautiller au rythme de la tôle ondulée qu'est la piste.



Vers midi, le paysage commence à changer. Il y a d'avantage d'arbres, des champs travaillés. Notre lieu de pique-nique est plus joli que celui de la veille, le repas encore plus simple et il n'y a plus une goutte de pastis, mais je crois que c'est là que nous avons finalement eu droit à la boîte d'ananas que nous trainons avec nous depuis la pirogue. C'est devenu une blague avec laquelle nous taquinons notre fidèle cuisinier. Quatre petits bergers s'approchent et nous regardent en gardant une certaine distance. Marcelin accepte que nous leur donnions de l'eau et du pain. Ces enfants ont l'air joyeux, tout est tranquille et serein.

Notre prochaine destination est **Sengha**, à nouveau dans le pays dogon. Nous logeons dans ce qu'ils appellent un campement-hotel, c'est à dire que les cellules sont construites en dur mais équipées comme un camp, un lit, un banc, néon dans un coin de la pièce et moustiquaire à la fenêtre qui donne sur un vague terrain. L'électricité sera mise en marche à 18 heures, ce qui ne nous empêche pas de prendre une longue douche et de faire une bonne sieste avec musique. "C'est vraiment les vacances", dit Martin.

J'ai oublié le nom du guide (Moussa probablement) qui vient nous chercher pour nous faire visiter le village. En fait, il s'agit de deux villages, séparés par un petit vallon au milieu duquel trône fièrement un baobab gigantesque et plus que centenaire; d'ailleurs il a peut-être même mille ans !

Le baobab est vénéré. Dans le baobab tout est bon, sauf le bois lui-même, ce qui explique peut-être qu'il y en ait encore tant debout. Les feuilles sont incorporées dans la sauce verte qui accompagnent les bouillies ou les beignets de céréales. Les enfants grignotent les graines légèrement sucrées des fruits qui eux-mêmes une fois séchés et débarrassés des fibres intérieures font des maracas pour la musique ou servent des louches. Les troncs sont régulièrement écorchés pour produire de longues fibres utilisées comme cordes et comme liens. Lorsque l'arbre meurt il engraisse le sol.



Nous commençons par le village animiste, tout le folklore y est encore plus marqué qu'à Niongono bien que la situation générale soit moins pittoresque. Le village est moins actif aussi, on ne voit pas d'artisans au travail et l'on sent que le village se tourne vers les revenus du tourisme. La case à palabres est désertée pour le moment. Le guide est très



précis dans ces instructions, il faut le suivre, ne pas toucher les pierres sacrées, ne pas marcher dans les endroits sacrés, alors nous mettons nos pas dans les siens. Les façades des maisonnettes en terre sont creusées d'innombrables petites cases qui contiennent des plumes, des sachets, pleins de petites choses qui honorent ou protègent.

Nous sommes invités à regarder par dessus le muret de la maison du hogan. Attention de ne pas en faire tomber une pierre. Cela coûte une chèvre à qui ébranle le mur. On ne risque pas d'y toucher à ces pierres, elles sont aspergées de je ne sais quelles substances, sang de poulet et autres trucs sacrés.

Le hogan est le doyen en âge du village. Le jour où il est proclamé hogan, sa femme le quitte et il vient habiter seul, toujours dans cette même maison. Si sa femme est originaire d'un autre village, elle est autorisée à venir tenir son ménage pendant la journée et doit regagner le village de sa famille à la nuit tombée. Si elle est originaire de Sengha, elle n'a plus le droit de s'occuper de son homme à qui on attribue une jeune vierge pour lui faire la cuisine. A partir du jour où il est devenu hogan, le hogan ne se lave plus comme les autres gens et pourtant il est aussi propre que toi et moi. C'est le serpent sacré qui habite dans la case qui le nettoie en le léchant. Il ne quitte plus la concession et le village le consulte pour les questions graves. Notre hogan a 82 ans ou 92, ce n'est pas clair. Il est assis sur le sol dans la poussière de la cour, ses jambes maigres étendues devant lui. Il s'évente. Le jour où l'on voit le serpent sacré, c'est que le hogan va mourir. Du bruit provient de la case et une femme âgée en sort, probablement s'apprête-t-elle à partir, le soleil baisse.

La visite se poursuit dans le second village. Les maisons sont construites sur le soubassement rocheux de quelques mètres plus haut que le sol du vallon. Des pierres et des troncs d'arbres soutiennent les murs en terre. Je ne pense pas que les ingénieurs en statique européens approuveraient ces équilibres précaires qui semblent pourtant défier le temps si l'on en juge par la vétusté de l'ensemble. Les petites mosquées du village musulman sont édifiées sur le même principe. Il y a des ruelles entre les maisons qui ne sont pas beaucoup plus larges que les épaules d'un homme. >Une



porte attire notre attention par la diversité des motifs sculptés dans le bois. Elle est entrouverte sur une courette. Hans et Martin jettent un coup d'oeil et s'éloignent.

Je traîne un peu et je me trouve nez à nez avec une jeune femme qui me fait des gros yeux, au sens littéral du terme. Elle les ouvre au maximum et découvre tout le blanc des globes oculaires. Son regard intensif est fixé sur moi. Il n'y a pas besoin d'être télépathe pour comprendre que ce n'est pas amical. Elle émet à toute puissance. Je lui souris pour combattre le mauvais sort et je bats en retraite. Heureusement que j'ai tous mes talismans avec moi. L'ambiance de sortilèges favorisée par notre guide de Sengha commence à porter ses fruits.

D'autant plus que nous arrivons maintenant à la maison des femmes impures. Deux petites cases rondes en pierres sont érigées au centre d'un espace vide au bord du village, dotées d'un toit pointu et d'une porte comme seuls équipements. C'est là que vivent les femmes nubiles pendant leurs règles. Le guide pense que ça leur fait des vacances. Elle n'ont rien d'autre à faire qu'à s'occuper de leurs jardins à l'extérieur du village. Les hommes ne s'en tirent pas trop mal pendant ce temps, d'abord parce qu'ils ont généralement plusieurs épouses qui n'ont pas toutes leurs règles en même temps. Sinon ce sont les filles non pubères qui leur font à manger. Les cases des femmes impures sont vides. Les femmes doivent être en train de transporter de l'eau pour arroser leurs plantations, histoire de meubler leurs vacances. Le système ne manque pas d'intérêt pour échapper, quelques jours durant, à la domination masculine, bien que l'endroit soit plutôt gris et sinistre, sans autres animations que quelquesalebasses posées sur le sol.

Il n'y a pas de musée à Sengha mais le guide nous entraîne dans une maison où, sur une espèce de terrasse en pente, un banc nous attend. Il amène une porte de grenier dogon et nous prodigue un cours circonstancié sur la symbolique. Les deux barres verticales dentées, qui ressemblent aux troncs servant d'échelle, sont en fait la représentation des falaises. Tous les animaux sacrés sont présents, oiseaux, caïmans, tortues et lézards, etc. Le Baobab est lui omniprésent. On voit un couple qui apporte des présents au sorcier pour avoir un bel enfant et toutes sortes de scènes ou d'objets de la vie quotidienne. Ces portes se lisent comme un livre. Ensuite un autre homme commence à sortir des masques et des statuettes qu'il espère nous vendre. Mais nous voyageons léger et personnellement je n'aime pas les masques.

Nous rentrons cahin-caha vers l'hôtel et devons traverser le groupe d'artistes qui veulent nous attirer vers leurs échoppes qui sont réparties du côté de la ville nouvelle, une sorte de troisième village qui est en train de se créer entre l'étendue prévue pour le marché et notre hôtel.

Le patron de l'hôtel, grand, gros et noir pour une fois, a changé de couleur de tenue, mais c'est toujours costume et cravatte. Nous rejoignons Dorothea qui s'était avancée avec Fidèle. Elle doit couvrir quelque chose mais prend sur elle pour n'en rien montrer.

Le repas du soir est servi dans une véritable salle de restaurant, tout à fait de style colonial avec des plafonds hauts, des piliers, des moustiquaires aux fenêtres et des ventilateurs. Les tables sont bien arrangées et décorées avec des sets de table tressés. Cela fait terriblement penser à l'Algérie des français d'avant l'indépendance. Les portraits de Kofi Anan et du Duc de Luxembourg trônent en grandes photos à la limite supérieure du mur, presque contre le plafond. Un couscous africain au menu et un grand verre d'eau, tout y est.

Dans la chambre, Martin s'endort très vite, je lis encore un peu avec ma lampe frontale parce que le néon au plafond est abominable et tremblotant. Mon anti-moustique à piles est branché, rien ne peut nous arriver, si ce ne sont les crapauds qui ont envahi le couloir passerelle reliant les chambres et qui offrent un concert. C'est peut-être la jeune femme aux gros yeux qui me les a envoyés.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 01 Mars

Sengha - Bandiagara - Songho - Bandiagara

Aujourd'hui ce sera physique et le programme est très chargé.



Dans la soirée précédente, nous avons mis l'organisation au point avec Marcelin qui ne fera pas partie de l'aventure ni Dorothea d'ailleurs; ils feront le tour par la piste des crêtes et nous rejoindront à l'autre bout des falaises avec le 4x4. Si Dorothea s'abstient, c'est quelle est vraiment fatiguée et craint la chaleur malgré le départ aux aurores. Fidèle et le guide d'hier avec des baskets aux pieds attendent, sac au dos avec de l'eau.

Pendant plusieurs heures, nous allons crapahuter d'abord pour atteindre

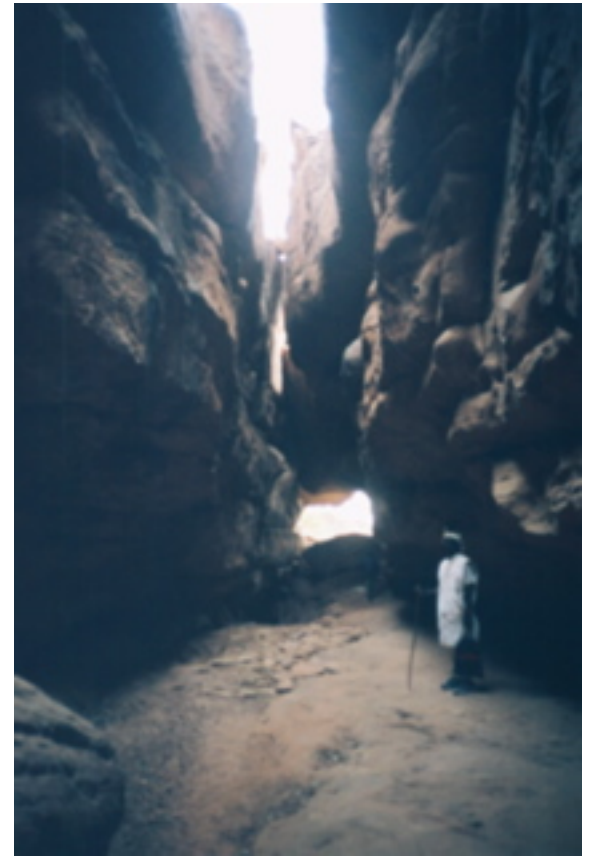
les falaises, ensuite pour descendre, pour les longer par le milieu et pour remonter. En chemin, la vue ne cesse d'être splendide, vertigineuse, escarpée. Nous descendons dans

des failles, remontons jusqu'à un premier village semi-



troglydite
accroché presque
à la verticale, ce
qui ne gêne pas les
chèvres. Il y a des
arbres, ce qui est
reposant pour les
petites pauses à
l'eau chaude.

Quelque temps
plus tard nous
atteignons un
autre village, aussi
tout en long
contre la falaise.
Un petit marché
nous retient un
moment, c'est
l'occasion de



reprendre son souffle et de fumer une cigarette, ce
qui semblera contradictoire pour les non-fumeurs... Mon paquet intéresse quelques
hommes et nous sommes bientôt plusieurs à cloper en commentant les articles exposés. Je
craque pour des fruits de baobab, séchés et creusés en maracas. Martin palabre, va et
vient. Fidèle essaye un costume africain taillé dans un tissu épais imprimé style bogolan, il
se tourne et se retourne, hésite, me demande conseil. Il a un super look là-dedans mais il
crève de chaud. Nous nous sentons bien.

Seul Hansjörg est un peu silencieux, je parie qu'il s'inquiète pour Dodo.

Martin a trouvé son bonheur, la statue abstraite du penseur, un genou plié, la tête
appuyée sur un bras. On nous explique que ce n'est pas de l'ébène, mais du bois teinté, il
n'y a pas d'ébène à cet endroit et j'imagine qu'il doit être difficile d'en faire venir.

La chaleur est bien là, elle ondule. De la vallée entre les baobabs monte une blancheur



trouble. Le soleil est blanc. Au fur et à mesure que nous progressons, nous changeons aussi de couleur, je vais vers le gris. Hansjörg vers le rouge. Le sentier est pentu à travers les rochers qu'il faut escalader comme des chèvres. Bientôt je ne pourrai plus faire un pas de plus. Stop, eau chaude au goût de matière plastique, je n'ai plus une fibre de

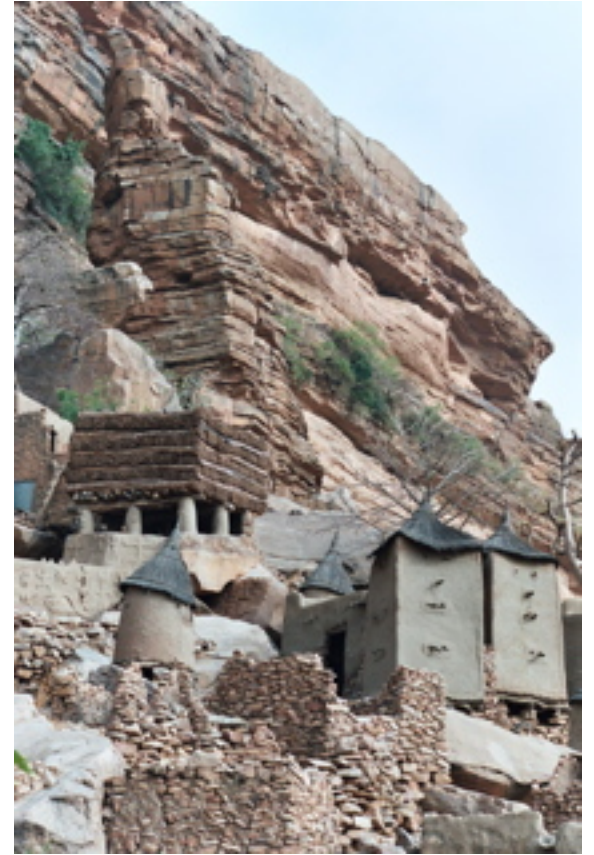


tissu que je pourrai décemment enlever et de toute façon le soleil tape trop fort. Nous nous casons tous les cinq sous un petit arbre qui pousse en biais, le guide en profite pour nous raconter divers trucs locaux qui m'échappent. Il nous parle de la corde pour aider à l'escalade lorsque nous arriverons au terme de la randonnée. J'envisage de me laisser rouler au fond de la vallée ou d'attendre qu'un hélicoptère passe. Mais c'était une blague, ils sont amusants quand même....

A ce moment, on voit de l'autre côté de la faille de la vallée en contre-jour, deux silhouettes qui se démènent. Hou, Hou !! Vite les jumelles. Dorothea et Marcelin font des grands signes. Une demi-heure après, au détour d'un énorme rocher, Hansjörg, qui mène la danse, sursaute. Marcelin vient de lui sauter dessus. Il trépigne de rire. Dorothea et lui ont pris le chemin dans l'autre sens et sont venus à notre rencontre. Nous sommes presque sur le plateau.



A



partir de là, c'est de la promenade à plat qui nous mène doucement à la voiture. En quelques secondes, nous collons aux sièges, l'eau chaude sort par tous les pores. En route, nous nous arrêtons au bord d'un immense champ d'oignons. Hommes et femmes récoltent, écrasent, fabriquent les boulettes vertes et blanches, que nous avons déjà vues sur les marchés. L'odeur intense plane dans l'air chaud. Les boulettes vertes sont faites avec les tiges. Comme un damier, m2 après m2, les couleurs s'alternent, les boulettes sèchent au soleil sur la terre fendillée et sur la roche plate qui affleure. C'est terriblement pictural. L'image est imprégnée dans notre cornée mais nous aimerions bien faire une photo. Marcelin engage la conversation et négocie le prix pour photographier mais ils veulent finalement 12.000 CFA, c'est à dire près de 20 Euros. Le soleil leur a tapé sur le crane, ce doit être le prix de presque 50 kilos de leurs boulettes et nous ne sommes pas en train de faire un livre ou un film. Quand nous partons, ils veulent nous retenir, ils ont du faire le calcul, mais le moment est passé.



Nous suivons à pied une digue construite par cet ingénieur bienfaiteur français dont j'ai juste oublié le nom. De l'autre côté, à nouveau des fabricants de boulettes. Cette fois, je ne demande rien. Martin donne discrètement mon petit appareil photo à Fidèle, qui voyage sur la galerie du toit parce qu'il n'y a plus de place dans la voiture. Comme c'est nous que les gens regardent, il passera inaperçu. Le spectacle de

personnes voyageant sur le toit d'un véhicule n'est pas spécial ici. Nous continuons à pied, les mains dans les poches; il nous reste à découvrir la dernière étape que nous réserve Sengha : **la grotte**.

Comme un immense tunnel naturel, elle relie les champs à la "banlieu" du village. Des fillettes se sont disposées pour nous en arc en ciel et nous font une aubade (hum, il est plus de midi entre temps). Elles piétinent au rythme de la mélopée, leurs petites voix grêles résonnent sous la voute. Le tunnel est long. A l'autre bout, c'est le marché des souvenirs. Le village perçoit sa taxe de péage. Sur des mètres et des mètres de longueur, sont étalés mille petits objets d'artisanat, des colliers de perles multicolores, encore desalebasses, des fausse vieilles choses, des masques, des portes de greniers. Il faut bien supporter l'économie locale et nous achetons encore une ou deux babioles.

De retour au campement-hotel, nous sommes accueillis par le patron, cette fois, très digne et imposant tout en blanc dans sa grande robe africaine. Douche rapide et nécessaire pour trois d'entre nous en tout cas, ensuite nous prenons à nouveau notre repas sous l'oeil du Duc de Luxembourg, à coté d'une famille de militaire français. Nous en avons déjà rencontré une à Séwaré, on ne peut pas les rater. Le père en short et t-shirt, les cheveux courts, la mère, cheveux au carré, chemisette fraîche bleu pâle et jupe beige, prête pour le culte du dimanche au temple, et quatre ou cinq enfants qui sont venus rejoindre le papa, lieutenant-colonel ou quelque chose comme ça, pour de petites vacances au soleil.

Marcelin tient à son programme qu'il a rempli comme un oeuf et nous pousse en riant vers la voiture. Mine de rien, nos "souvenirs" commencent à prendre de la place dans l'arrière du véhicule, mais nous approchons de la fin du périple et nous trimbavons donc moins de cartons d'eau minérale, qui sont en partie compensés par les 50 kilos de pommes de terre que Fidèle a achetés pour sa famille de Ouagadougou.

Nous repartons vers Bandiagara pour l'étape du soir dans le bel hotel "suisse" du Cheval

Blanc. Là, c'est le grand émoi, la colère de Marcelin éclate, c'est la première fois que nous le voyons dans cet état, il est vraiment furieux contre le patron qui a donné une de nos chambres à quelqu'un d'autre. Les gens sont déjà installés. La jeune femme noire du patron fulmine contre son mari mais calmement et nous offre un vrai pastis pour faire passer le temps. Marcelin s'agite, nous regardons du coin de l'oeil la télévision malienne devant laquelle s'est affalée la patronne. Un couple dormira chez le Suisse dans sa maison personnelle qui est à l'autre bout du village. Cela pourrait être intéressant de voir comment c'est, mais nous préférons rester ensemble.

Comme toujours, il y a une solution. Une case "bulle" isolée près de la piscine est habitée par un guide qui n'est pas là en ce moment. En un tour de main, sa case est vidée, le lit est tendu de frais, une moustiquaire est suspendue au dessus du lit, nous emménageons, Martin et moi, dans une suite avec un petit salon séparé du jardin par des briquettes à claire-voie, c'est charmant et c'est un four. Nous branchons le ventilateur et plongeons dans la piscine (taillée directement dans la roche qui forme la descente et l'embarquement) et essayons de dormir un peu malgré la chaleur. Un âne en a décidé autrement, il braie à quelques mètres derrière le mur. Hansjörg nous rejoint et nous plongeons à nouveau avant de repartir vers **Songho** pour le coucher de soleil que Marcelin veut nous montrer à partir d'un promontoire rocheux au-dessus du village.



Songho n'est pas très loin de Bandiagara, les rochers sont éclairés par la lumière de la fin de l'après-midi, le village est déjà partiellement dans l'ombre. Nous grimpons à la suite d'un guide dans le village qui est paisible et actif. Des hommes tissent les longues bandes de coton, les fils sont tendus dans les ruelles et maintenus par des grosses pierres. D'autres hommes sont assis près d'eux à prendre le frais, si l'on peut dire. Nous escaladons un long rocher en pente qui surplombe le village et nous nous



asseyons là dans les derniers rayons du soleil. Le timing de Marcelin est parfait. L'endroit est très spécial. C'est dans la caverne sous le rocher que, tous les trois ou quatre ans, se regroupent les adolescents de sexe masculin pour les rites initiatiques. Songho est un village dogon.



Le guide nous fait assoir face à la roche concave. Jusqu'à trois ou quatre mètres de hauteur, la paroi est entièrement décorée de dessins rouges, noirs, blancs et bruns. Ils symbolisent les différents clans et leurs totems ou animaux sacrés. A chaque période d'initiation, ils sont repris et ravivés par les nouveaux candidats à la circoncision. Les jeunes arrivent ici après avoir quitté leur famille depuis des semaines et avoir vécu en groupe dans la brousse. C'est là que le sorcier avec le couteau sacré va procéder à l'ablation de ce morceau de peau qui distingue l'enfant de l'homme. Le guide semble prendre un malin plaisir à nous décrire la cérémonie par le menu, le sang, les jeunes rassemblés ensuite dans la caverne d'à côté sur des pierres qui sont encore brunes de sang, les journées de calvaire qui suivent sans famille, sans d'autres soins que quelques herbes, l'étui qui maintient le pénis et finalement le test final au

bout de quinze jours : munis de quelques pierres, les garçons, maintenant des hommes, doivent jeter trois pierres de façon à ce qu'elles atteignent le plafond de la caverne. Le corps en extension, ce geste les oblige à se déplier, à quitter la position recroquevillée adoptée pendant la période de souffrance.

Tout cela doit se passer sans un cri. Nous parlons avec le guide des dangers d'infection, vu que tous les ados sont traités avec le même couteau et que l'issue est parfois fatale. S'ensuit alors une discussion où deux logiques s'affrontent. Ce ne peut pas être le couteau, dit le guide, puisque le couteau est sacré. Hans pense qu'on pourrait le désinfecter. Mais avec quoi qui soit aussi sacré ? Martin pose la question essentielle : **"Qu'est-ce qui est le plus important, le couteau ou la vie d'un homme ?"** Le guide répond spontanément **"Le Couteau"**. Il se reprend aussitôt mais sa première réponse a fusée, claire et nette.

Aucune femme africaine (ou non-africaine de couleur noire) ne peut assister à ces cérémonies comme le guide le précise à Hansjörg, ni aucun homme noir qui n'appartient pas aux groupes de la région (par exemple pas un touriste noir américain) par contre n'importe quel autre personne blanche ou jaune, femme ou homme. C'est comme ça qu'il y a parfois des équipes de tournage ou des groupes de touristes qui paient pour assister.

C'en est trop pour Dorothea qui désire rentrer se reposer. Fidèle lui donne la main pour l'aider à se relever et s'exclame "Dodo, vous avez le corps chaud". Nous la touchons tous, elle est en effet bouillante. Elle a mis cela en partie sur le compte de la chaleur extrême à laquelle nous sommes parfois exposés. Nous aussi, nous sommes chauds, mais ce n'est pas comparable.



Lorsque nous redescendons dans le village, les ateliers de tissage sont rangés, les ruelles sont vides. Dommage, j'aurai bien acheté un tissu bleu. Marcelin me dégote encore un tisserand qui nous amène chez lui et sort quelques tissus teintés aux petites marques blanches, celui-là c'est la route en pointillé, celui-là c'est la longue route; les deux me plaisent, marché vite conclu, madame arrive avec la bouillie du soir.

Nous rejoignons l'hotel, les affaires de chambre, sont toujours par terre dans un coin de l'entrée. Ce soir c'est de nouveau fiesta avec porcelet grillé et orchestre. Demain, Marcelin nous a promis une grasse matinée jusqu'à 8 heures. Alors nous trainons encore un peu dans notre salon en osier avec un whisky à la lumière des bougies et je crois bien que Martin fait encore un plongeon dans la piscine sombre.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 02 Mars

Bandiagara - Dourou - Ouagadougou

Nous n'avons pas vu grand chose du village de Bandiagara lui-même, les heures les plus propices aux balades et aux visites étant occupées par le programme. Le voyage se poursuit donc en direction sud-sud-ouest. Le seccoussiomètre de Fidèle tombe plusieurs fois. La piste est par moments chaotique.



Le site est saisissant à l'endroit où nous nous arrêtons. Une faille longe la falaise et la vue porte sur la brousse. Une petite colonne de femmes, au début ce ne sont que des points, se dirige dans notre direction. Au pied de la falaise, elles s'engagent dans la faille et grimpent avec leur chargement de bois sur la tête.



La montée se termine par un tronc d'arbre taillé en escalier à la dogon. D'une main, elles assurent la charge, de l'autre elles se tiennent à l'échelle. Les

pieds nus s'agrippent sur les petites marches où il n'y a la place que pour les doigts de pied. Arrivées en haut, les plus jeunes continuent. Une femme qui semble plus âgée s'arrête un peu et dépose son gros fagot. Elle ne parle pas français. Martin et moi essayons à tour de rôle de porter le paquet de bois. Je ne le soulève que de quelques centimètres et le repose. Finalement, Martin aide la vieille à recaler son fardeau sur la tête.

Je ne sais pas où elles vont, il n'y a pas de village visible d'où nous sommes. La route nous mène vers **Dourou**. Chaque fois que j'ai voulu ramasser du sable rouge au cours du voyage, Marcelin disait qu'il fallait attendre Dourou.



C'est là qu'il est le plus beau. Et c'est vrai !

La piste débouche entre les collines sur une mer de dunes rouges et les contourne en serpentant vers la plaine en bas. Dorothea et moi faisons une petite provision de cette poudre qui n'a rien à envier à celle de Roussillon.

Au ras du sable la température doit atteindre les 40 degrés, mais sur la piste, partiellement à l'ombre de la falaise, c'est plus clément et je décide de m'avancer en marchant d'un bon pas (ça descend) et en chantant à tue-tête des idioties que la paroi

renvoie. Il faut que je me défoule. Nous nous approchons de la fin de notre périple.

A midi, avant de passer les frontières et tous les postes de contrôle disséminés entre le Mali et le Burkina, nous allons manger dans le restaurant que Marcelin a prévenu à l'avance, là où les jolies filles font la cuisine et les bonnes frites. Nous atterrissons du côté de Kiri dans un hall d'hôtel aux vastes fauteuils de skaï mauve qui donne dans une salle à manger vitrée et hyperclimatisée, un téléviseur est allumé et produit de la musique africaine. C'est notre dernier repas en commun, tout c'est passé sans anicroche. Nos guides ont la grande forme, ils vont retrouver leur famille, et flirtent, surtout Marcelin, avec les jeunes femmes. La coiffure de l'une d'elles nous intrigue. Ce sont des sortes de petites tresses, comme nous en avons souvent vu, mais celles-ci forment comme un casque, on dirait une déesse égyptienne. Très complaisante, elle l'enlève, c'est une perruque.

Un dernier événement nous attend sur la route du retour. Nous rendons visite au village de Yatienga. Dès l'arrivée, on peut constater que c'est un village actif et bien tenu et doté d'une école "française".



Le puits est à l'abord immédiat du village et un chameau entraîne la corde qui monte le seau. Cornaqué par un jeune garçon, il fait sans cesse l'aller-retour. Des femmes puisent aussi de l'eau mais à la force de leurs bras.

Des hommes sont assis sur la place centrale et jouent à l'awalé sur un rocher creusé de petits trous. Non loin, la case à palabres est splendide. C'est à dire que le bois des piliers est richement sculpté et que le toit est très épais, signe que de nombreux jeunes gens contribuent à son entretien.



Comme nous retournons dans la civilisation de Ouaga, nous avons décidé de distribuer tout le reste de ce que nous avons prévu d'emporter à cet effet et les jeunes femmes acceptent joyeusement. Il nous reste aussi des stylos et des carnets que nous apportons à l'école. Un maître est en train de faire la leçon dans une salle de classe ouverte à tous les vents et emplies d'une soixantaine d'enfants entre 8 et 10 ans, semble-t-il. Pendant que le maître sort



pour parler avec nous, les enfants, d'abord très sages, commencent à chahuter de plus en plus fort. Hansjörg entre dans la classe et entreprend de remplacer le maître. Une poésie est écrite à la craie sur le tableau. "Le vent dans les arbres qui fait chanter les oiseaux" ou quelque chose comme ça, que Hans lit à voix haute en pointant du doigt sur les mots que les enfants répètent immédiatement. Le jeu plaît bien à Hans qui attaque la deuxième ligne, les enfants suivent. Tous se régalaient et finalement rient et s'applaudissent mutuellement.

La journée tire à sa fin et notre aventure aussi. En début de soirée, Marcelin nous livre à l'hôtel Palm Beach à Ouaga parce que l'hôtel des Palmiers a fait le plein en raison du Fespaco (le festival international du film africain). Il n'y a ni beach ni palm au Palm Beach, c'est un immeuble moderne standard dans une rue passante du centre ville. Les chambres sont climatisées, le lit confortable et il y a une baignoire qui est immédiatement mise en service. Le besoin de toucher de l'eau est pressant, nous nous séparons rapidement de nos guides que nous allons revoir avant notre départ pour la France.

Nous décidons d'aller à pied au restaurant et partons exactement dans la direction opposée ce qui entraîne une assez longue promenade dans les rues sombres pour finir par retrouver le lycée Saint-Exupéry en face des "Palmiers" dans son "cadre idéal, arboré et reposant". Nous dinons rapidement parmi les bougainvillées et les ventilateurs et rentrons par le chemin direct à notre hôtel où Hans nous offre un verre de son Grand Marnier, récupéré parmi les affaires (veste polaires, ma grande robe fuschia etc...) laissées à Ouaga avant le départ.

Ma robe fuschia par contre a disparu. Une recherche est en cours, je dois repasser un autre jour.

Dorothea tient à force de volonté mais je crois qu'elle est vraiment malade.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 03 Mars

Ouagadougou

C'est une journée off. Grasse matinée et petit déjeuner à l'hôtel, puis longue errance en ville. L'atmosphère un peu rosée est chargée de poussière et de sable, soulevés par l'harmattan qui a soufflé avant notre arrivée. C'est un peu flou. Nous sommes aussi dans une bulle de brume mentale, un peu anesthésiés par tout ce que nous avons vécu. En fait nous nous sommes trouvés un peu dépourvus quand l'heure de la séparation est venue. Après avoir été pris en charge pendant quinze jours, le fait de perdre nos deux mentors a aussi été une séparation affective que Fidèle a très bien résumée en ces termes :: "Je ne veux plus accompagner un groupe, on vit ensemble, on s'attache et d'un seul coup après on ne se voit plus".



Le quartier du grand marché vivote depuis l'incendie qui a détruit le bâtiment il y a déjà quelques temps et rien n'a été reconstruit. Les étals s'étirent dans toutes les rues adjacentes et proposent des denrées alimentaires en vrac, des beignets. Des femmes déambulent en vendant des petits sachets de boissons congelées ou des régimes de bananes. Les objets de la modernité aussi sont présents : piles électriques, CD et cassettes, cadenas, petits outils. Les magasins de tissus abondent. Ces étoffes splendides sur les femmes semblent vulgaires dans nos mains.

Quelques voitures arrivent à créer de petits embouteillages, les deux-roues dominant le trafic et sont bien chargés avec des familles entières. Je fais quelques photos de ce centre ville qui n'en est pas un. Il y a des terrains vagues, des magasins, quelques immeubles "modernes" un peu délabrés. Les rues sont bordées de dalles espacées qui recouvre partiellement les fossés d'écoulement des eaux. En période sèche comme maintenant, ces canaux sont des dépotoirs.



Nous déjeunons de deux bananes et choisissons l'option sieste climatisée pour l'après-midi. Dodo a de la fièvre.

Pendant que Dodo se repose, nous prenons un taxi pour aller visiter le village artisanal, un peu en dehors du centre ville. Dans le style "reconstruction authentique", il offre tout même un bon aperçu des productions et des méthodes artisanales du pays. Les sculpteurs sont particulièrement actifs, ainsi que ceux qui travaillent le cuir. Ils confectionnent des boites aux formes arrondies qu'ils recouvrent de cuir tendu. Martin flashe sur une statuette en devenir. De la veine noire d'un morceau d'ébène se dégage peu à peu la forme élancée d'une femme. Il hésite, le sculpteur dit que ce n'est pas fini, qu'il y en a d'autres terminées. Déjà, notre regard est attiré par d'autres artisans. Les corbeilles, les bijoux en argent ou en corne, les bogolans aux couleurs sombres et chaudes.

Dans la soirée nous décidons de parler avec William et de prendre un taxi devant l'hotel. Une petite scène de colère entre différents chauffeurs s'envenime un peu pour savoir qui va nous prendre en charge. Finalement nous en prenons un autre qui passe juste par là.



Nous retrouvons William dans le nouvel hotel qu'il vient d'ouvrir "La Palmeraie" (il y a toujours des palmiers quelque part avec lui). Sa nouvelle concession jouxte un terrain sur lequel sont rassemblés des musiciens, des grilleurs de viande, d'ailleurs ça se sent. Des familles déambulent, on les aperçoit par dessus le petit muret, éclairés par quelques lampes tempêtes. Ce sont les restes du festival "off" en quelque sorte.

William reçoit de nombreux visiteurs du Fespaco. Il est très affairé, nous raconte qu'il vient de raccompagner Chevènement.

L'état de Dorothea n'ayant pas évolué, elle fait contre mauvaise fortune bon coeur. Notre petite pharmacie d'urgence et tous nos diagnostics ne suffisent plus. William nous indique un médecin de confiance et nous mettons sur pied le plan d'attaque du lendemain avec

location de voiture et rendez-vous chez le docteur, tout en mangeant un délicieux ananas, joliment arrangé.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 04 Mars Ouagadougou

Nous avons décidé de prendre le petit déjeuner au premier hotel de notre arrivée, dans le jardin des "Palmiers". Là aussi l'atmosphère est affairée. A côté de nous, un couple s'entretient sur les manifestations du Fespaco. La conversation s'engage, l'une est directrice d'un festival du film africain en France, l'autre un directeur de centre culturel. Bref, les noms de réalisateurs et les films à voir défilent trop vite pour nous dans la conversation, nous allons nous rendre au centre pour chercher un programme. L'institut Goethe participe avec une rétrospective de Margaretha von Trotta.

La journée s'organise autour de la visite chez le médecin et d'une visite à "l'Etoile du Coton" puisque nous avons une voiture avec chauffeur. Après avoir vu le médecin, Dodo n'est pas guérie mais les examens sont faits et nous sommes en bonne voie puisque la faculté s'en occupe, n'est-ce-pas??

Dr. Koffi Yves ATIVON
Omnipraticien

CLINIQUE MEDICALE

Les Flamboyants
295 avenue John Kennedy
secteur 4, Ouagadougou
Burkina Faso

Tel/Fax (226) 50 30 76 00
24h/24 (226) 70 20 56 06
E-mail : dr.ativon@liqinfor.bf

Quand à "l'Etoile du Coton", c'est un centre tenu par une petite femme blanche énergique qui dirige une équipe de femmes. Il y a juste eu un enterrement et quand nous finissons par trouver le centre, tout le monde est en train de rentrer de la cérémonie. On nous ouvre quand même le magasin et Dodo prend quelques métrages d'un joli tissage pour faire des rideaux.

De retour à l'hotel, Fidèle nous fait une visite surprise. Nous lui manquions depuis deux jours et je dois dire que je le revois avec beaucoup de plaisir et nous restons à discuter jusqu'à l'heure du repas.

Comme la voiture est à notre disposition tant que nous voulons, ce soir, nous nous offrons un vrai super restaurant, le "**Gondwana**". L'espace de restauration sert aussi de salle d'exposition pour des tableaux et des sculptures contemporaines, tous les objets et meubles artisanaux peuvent être achetés et l'on a le choix entre la tente touareg, le salon mauritanien et le jardin pour dîner. Ce soir, on nous installe dans le salon mauritanien,

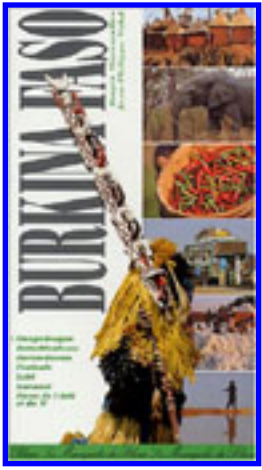
légèrement ventilé et plus rien ne nous arrête, nous commandons un cocktail et un litre de rosé.

Recette du cocktail :

Fleur d'oseille
sirop de groseille
sirop de gingembre
sucre de canne et rhum
le tout bien frappé
c'est le pied

Le repas est délicieux et inventif. Par une ouverture sur le jardin, mon regard est attiré par une ombre qui oscille. C'est le chanteur qui ondule comme il faut et là où il faut. Il se plante là et nous dédie une séance de transe. Le regard de Martin est peu noir, peut-être que je regarde trop.

Cette Afrique-là est aussi très attirante.



Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

le 05 - 08 Mars Ouagadougou - Paris - Montpellier - Villevieille

Après un petit déjeuner dans notre hotel climatisé, nous rejoignons Dorothea et Hans aux "Palmiers" qui est un peu notre Q.G.

Un des employés m'emmène derrière la réception dans une pièce garnie d'étagères. Nous fouillons et nous trouvons ma robe fuschia, sagement pliée entre les serviettes et des boubous. Elle m'attendait là, me dit-il.

Aujourd'hui, la piscine et les chaises longues nous tentent. Farniente et lecture sous les manguiers. Dorothea commence à laver les plantes du jardin qui sont un peu grises de poussière, elle a une idée derrière la tête et **Bibiane**, la réceptionniste, va s'en occuper. Nous allons passer les derniers jours dans l'autre hotel de William à la "Palmeraie" puisqu'il n'y a pas de chambre ici. Bibiane est obligée de mentir à la direction de l'hotel où nous sommes actuellement et demande notre complicité afin que rien ne se sache. Elle ne veut pas compromettre la bonne entente et invente une histoire de rapatriement anticipé (vu l'état de santé de Dorothea).



Le changement se fait et nous trouvons de très agréables chambres, toutes neuves et meublées d'artisanat burkinabé. Fini le lit king size mais nous gagnions au change. Les chambrettes sont alignées de chaque côté d'un jardinet qui donne sur la piscine. Les grands arbres qui bordent la concession sont habités par les vautours qui plongent vers le terrain vague où doivent rester quelques os des grillades. Parfois ils

se posent sur le toit des chambres qui est en tôle ondulée. Leurs serres font énormément de bruit quand ils glissent.

Nous nous installons peu à peu dans la vie des touristes de Ouaga. C'est à dire que nous nous rendons compte que nous ne comprenons pas grand chose si nous ne sommes pas assistés par un guide, mais c'est aussi notre propre découverte. Notre tentative pour assister à quelque chose du Fespaco est rapidement avortée. Nous trouvons effectivement après quelques errements le palais du Festival et nous restons longuement dans le hall qui est climatisé ! Il y a là des journalistes, certainement aussi des gens importants qui sont interviewés mais nous ne reconnaissons personne. Le programme en main, nous choisissons une manifestation pour l'après-midi qui semble intéressante. On nous envoie à l'institut français pour aller chercher des places. Nous nous y rendons en faisant beaucoup de méandres dans la ville.

Les hommes vont chercher les places pendant que Dorothea et moi nous intéressons au marché des ferronniers. Je passe un temps fou, entourée de vendeurs à choisir trois cendriers en bronze comme ceux que j'ai vu chez William. Celui-là a une petite bosse, celui-ci est un peu terne. Assises sur un banc, nous commentons les objets que les vendeurs apportent. Ils nettoient et font briller le bronze avec leurs t-shirts. Les cendriers arrivent de toute les échoppes, ils tiennent des acheteuses. Pour moi, ils doivent être de trois tailles différentes pour former un ensemble plaisant. Quand les vendeurs s'aperçoivent que nous allons en prendre plusieurs, la négociation commence. Pour trois, c'est combien, et pour six, alors ? Finalement, nous en choisissons trois chacune, sans coup, ni creux, ni bosse. Tout le monde est content.

Les garçons reviennent, ils ont fait chou blanc, la manifestation que nous avons choisie a lieu en plein air et elle est gratuite. Il faut y aller en avance si on veut avoir une place. Nous n'envisageons pas une minute de faire la queue au soleil.



Nous continuons donc à déambuler.

Une autre fois, pendant que les autres se reposent, Hans et moi allons acheter des bananes. C'est un aliment parfait pour les pauses de midi. Nous repassons devant le café indiqué dans **le guide de Marco** et décidons de venir tous y boire une bière dans la soirée. La marchande de bananes que finit par choisir Hans, est vieille avec un sourire chaleureux,

joyeux et édenté. Nous achetons nos bananes et Hans en détache une qu'il offre à la marchande. Elle est interloquée, un toubab lui offre une de ses propres bananes, elle rit d'autant plus fort que Hans se coiffe du demi régime que nous avons acheté. A nouveau, tout le monde est content. Il semblerait que ça se termine toujours comme ça , ici. Un après-midi, nous allons effectivement prendre un verre dans le bar à musique où un jeune essaie les amplis et cherche à nous vendre ses cassettes.

Martin reparle de la statuette qu'il a vue au village de l'artisanat. Et si nous y retournions ? Hans et Dodo ne l'ont pas vu. C'est un peu loin mais ça vaut tout de même la peine. Martin repère vite son sculpteur qui a progressé dans son travail, la femme sort peu à peu du bois, le galbe de la hanche, les seins, les cuisses. Mais ce n'est toujours pas fini, le sculpteur a fait autre chose entre temps. Il ne comprend pas pourquoi Martin veut justement celle-là et lui propose de la finir rapidement. Rien à faire, comme les deux sont assez têtus, le sculpteur égalise encore la base de la statuette et Martin l'empêche de couper le morceau de branche d'où se dégage à peine la tête de la femme. Ouf, elle est indemne. L'acquisition lui coûte 10.000 Fr FCA, Martin est un peu amoureux de son achat. Tout heureux, il m'offre un collier de petites perles de pâte de verre et une bague large en argent.

L'atmosphère est tranquille dans le village artisanal, je me demande si les gens sont salariés ici ou s'ils gagnent un pourcentage sur les ventes. En principe, ils doivent nous donner un reçu pour chaque achat et j'ai conservé celui de la statuette, mais je n'en reçois pas pour le collier en corne que j'achète et que je mets dans mon sac. Cet argent-là n'ira pas plus loin que la poche du jeune qui s'est échiné à faire passer le lacet de cuir dans le trou de la corne de zébu.

Finalement je trouve aussi la boîte de cuir que je visais pour Daniel.

Et les jours se passent ainsi !!

Nous retournons un soir au **Gondwana** et le même chanteur est encore là. Cette fois-là nous nous installons sous la tente qui donne directement sur le jardin et sur la scène avec toutes les percussions. Le chanteur s'appelle **Constant dit Kolo Bilanga** ; sa carte de visite indique qu'il est artiste, chanteur, danseur, comédien, choréographe et résident au Burkina Faso. Il a aussi une adresse e-mail "lougouyconstant@yahoo.fr. Constant s'en donne à coeur-joie et quelques introductions de ses chansons sont mémorables :



"L'homme qui a la diarrhée n'a pas peur de la nuit"
(j'ajoute en pensée : "la femme non plus")

"Un homme couché n'a pas peur de tomber"

"Le bruit de la mer n'empêche pas les poissons de dormir"

"Sans la bouche, la nourriture est zéro"

Le rosé est toujours aussi frais et nous nous régaloons des assiettes composées et des prestations du beau danseur. Constant cherche une maison de disques pour produire sa musique. Hans voudrait bien avoir ses sandales, mais c'est une fabrication personnelle avec du caoutchouc de pneu. Hans les lui laisse.

Moi, je me demande si nous ne pourrions pas perdre nos billets et nos passeports pendant quelques temps.



Dimanche, le dernier jour avant notre départ, Marcelin vient nous chercher à "la Palmeraie". Il nous consacre sa journée de repos et nous promène dans le gros 4x4 que nous retrouvons avec plaisir. Dans un quartier résidentiel aux larges allées de terre rouge, il nous fait visiter une grande brocante qui appartient à la mère du propriétaire du "Gondwana". D'après ce que nous comprenons, elle le fournit en objets d'art pour son restaurant. C'est une véritable caverne d'Ali Baba qui rassemble un peu de tout de ce qui se fait dans ce

coin d'Afrique. Le jardin est aussi riche en trésors et nous y passons un bon moment comme dans un musée.

Marcelin nous réserve une surprise. Il nous amène chez lui, pas très loin de la grande avenue Yatienga qui est un des axes principaux de la ville vers le nord-ouest. Une ruelle en terre avec des maisons basses entourées de murs qui délimitent des cours. Celle de Marcelin comprend trois portes, elle abrite donc trois familles qui se partagent l'espace extérieur et le robinet de la cour.

L'habitation de Marcelin se compose de deux pièces sans fenêtre pour sa femme et lui et leurs deux enfants, un garçon qui va au collège et une petite fille qui se blottit dans les bras de sa maman. Ils nous installent dans la première pièce d'environ 9m². C'est à la fois la cuisine et le salon qui se transforment la nuit en chambre pour le garçonnet. La femme de Marcelin est timide et charmante comme tout dans sa tenue bariolée, elle nous offre de l'eau minérale et nous raconte un peu sa vie. Elle a un réfrigérateur avec une grande partie congélateur dans lequel elle prépare des sachets de boisson, bissap et d'autres, qu'elle va vendre dans les rues. Sinon, la plupart des activités quotidiennes ont lieu dans la courette où les femmes lavent, discutent, cuisinent.



Marcelin gagne 100 Euros par mois, arrondis par les pourboires. Environ 30 Euros partent pour son loyer et 15 Euros pour l'eau. Sur le reste il économise pour se construire une maison sur une concession un peu en dehors de la ville. Il désire aussi acheter un moto pour remplacer son deux roues qui est le seul véhicule familial. Marcelin n'ayant pas soufflé mot à l'avance de cette visite surprise, nous n'avons rien sur nous pour les enfants ni pour sa femme. Comme c'est lui qui nous accompagnera le lendemain à l'aéroport, nous avons de toute façon décidé de lui remettre tout ce qui resterait encore en médicaments, papiers, stylos, trousse.

Ce soir-là, la bande décide de ne pas retourner encore une fois au "Gondwana", dommage, adieu Constant, le beau danseur ! A la place, nous rangeons nos affaires. Je m'y attendais, je savais que l'Afrique me plairait, que je m'y sentirais bien mais pas à ce point. A ce moment-là je suis sûre que je reviendrai ici un jour et pas seulement parce que nous avons été trop paresseux pour aller voir le faux départ des rois à l'aube.

N'oublions pas la recette du cocktail préféré de Mireille et les croquis de Martin de ce voyage.

Ces presque trois semaines, qui semblaient une éternité devant nous, sont maintenant terminées. Nos pensées se propulsent doucement vers le retour, la maison. Ce qui ne nous empêche pas de profiter de la piscine et des chaises longues pour la dernière matinée. Nous nous y plongeons à intervalles réguliers. Je fais une photo de Martin dans l'eau pendant qu'il est étroitement surveillé par une bande de vautours perchés dans le grand arbre et sur le toit des chambres. Nous mangeons nos dernières bananes. Marcelin vient nous chercher et nous entrons avec lui dans la cohue de l'aéroport pour tomber juste sur Fidèle, venu nous dire au-revoir pendant sa pause de midi.



Nous nous assurons mutuellement que nous avons bien les adresses e-mail et que nous garderons le contact. La montre que Hans a donné à Fidèle ne marche plus et Hans lui en enverra une autre afin qu'il soit à l'heure juste plus d'une fois par jour. Et puis Fidèle a bien l'intention de venir en France en vacances, ce que nous faciliterons dans la mesure du possible. Les yeux brillent, nous nous embrassons comme du bon pain.

Commence alors la longue procédure de l'enregistrement en deux étapes et donc en deux longues attente dans une foule bigarrée, d'abord une queue si longue qu'elle dépasse du bâtiment et puis encore une fois dans le hall d'embarquement.

Je donne à Marcelin pour sa femme le seul bijou que j'avais emporté avec moi: une grosse bague en plastique transparent avec des motifs en noir et or. Il l'essaie sur le petit doigt de la main gauche, ça rentre juste et il se demande en rigolant s'il ne va pas la garder pour lui. Elle lui va très bien.

Les gens laissent emballer leurs bagages dans des feuilles transparentes, ça discute, c'est très long, comme le sera aussi notre vol de retour puisque nous passons par Niamey au Niger où nous avons quelques heures d'attente avant de nous envoler pour Paris.

Et puis il nous faudra encore pendant quelques jours penser à prendre notre Malarone à midi puisque nous avons été sages et que nous y avons pensé presque régulièrement au cours de ces trois semaines. Il me reste quelques petites culottes sous plastique.

"**Dorroté**" ! Parlons-en de Dorothea. Hansjörg lui organise du Champagne dans l'avion à

minuit, c'est son anniversaire que nous fêtons dans les airs, son anniversaire et le succès de ce voyage d'amitié.

Julien nous attend à l'aéroport de Fréjorgues. Il dépose Martin qui a déjà un rendez-vous professionnel et nous accompagne ensuite en voiture à Villevieille parce qu'il craint que nous ne soyons trop hors du réel pour conduire.

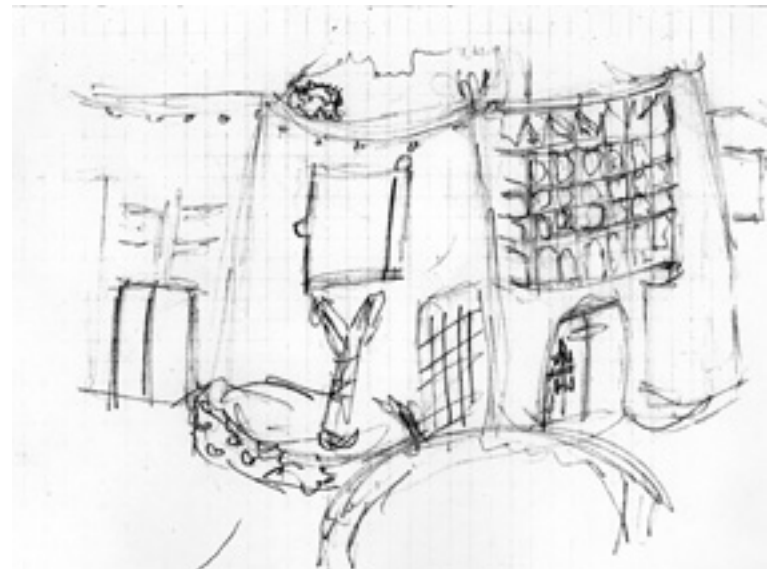
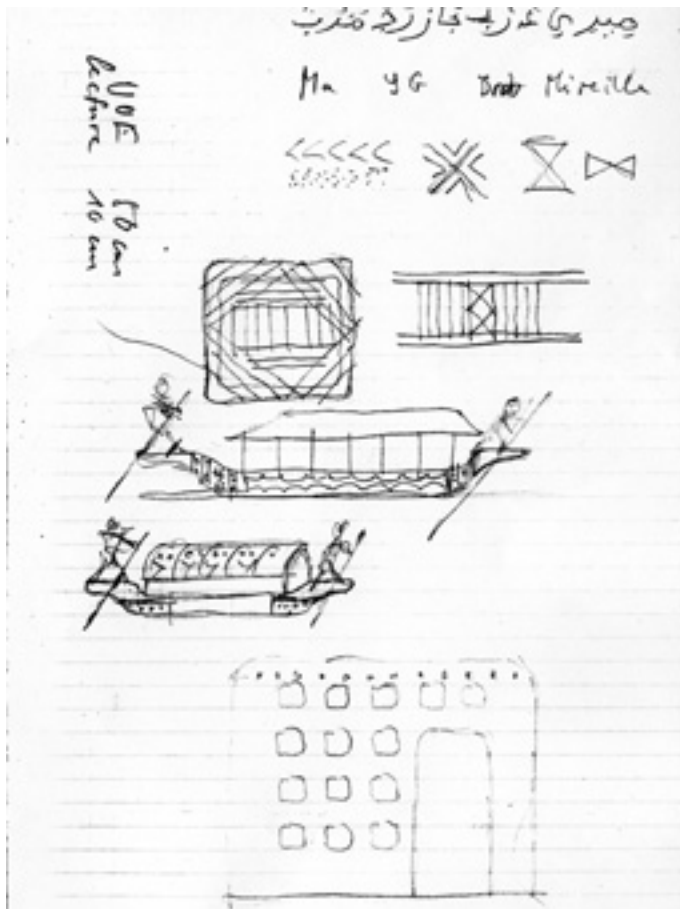
Nous retournerons en Afrique, nous le faisons déjà en pensées.

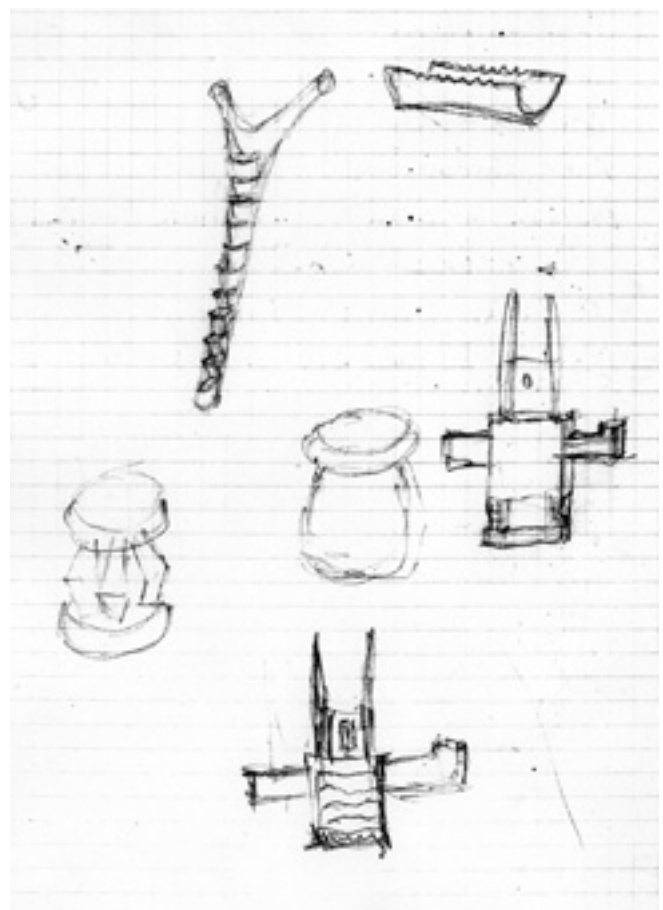
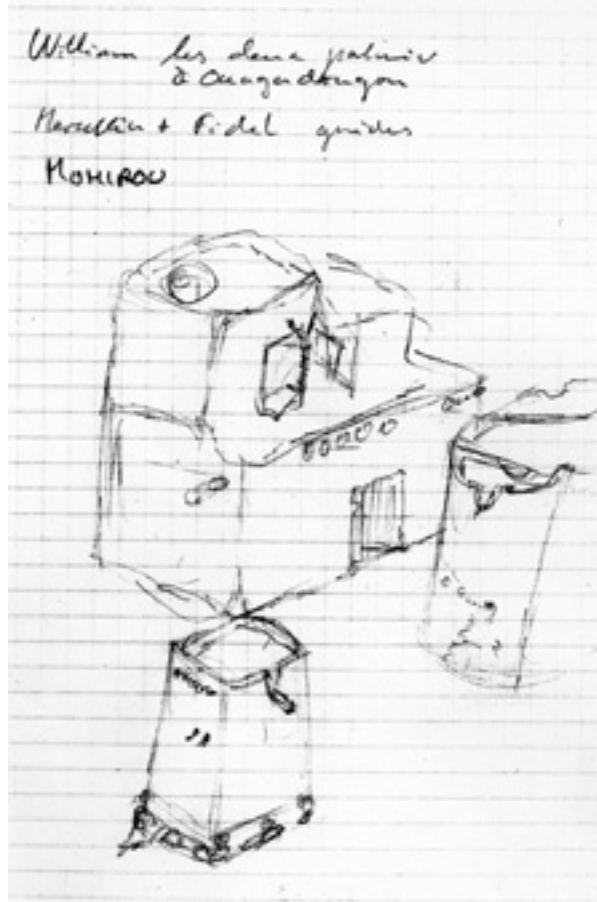
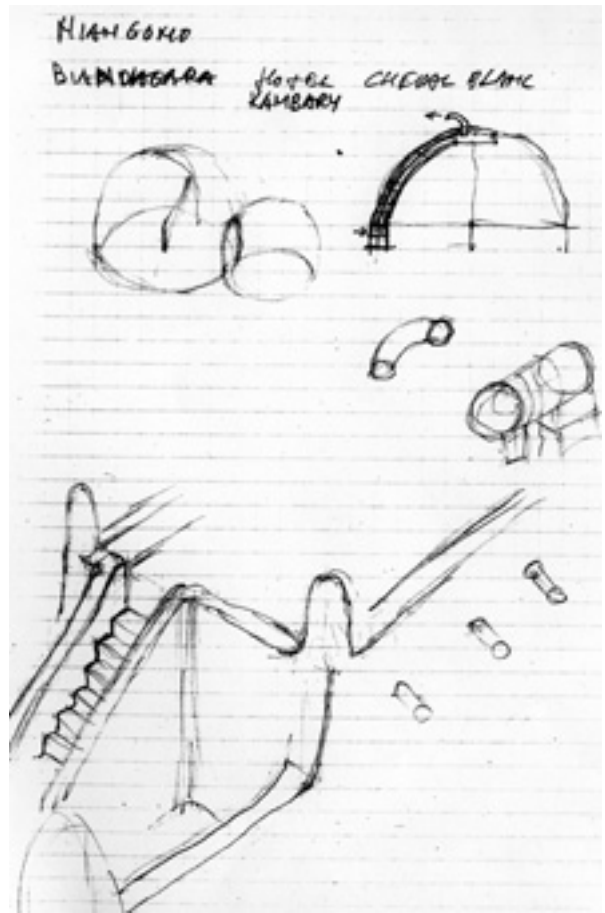
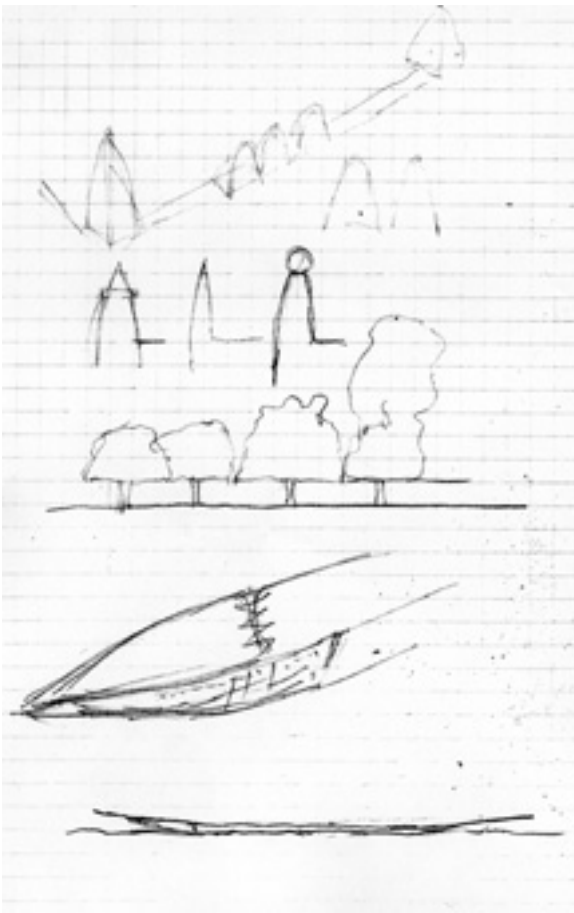


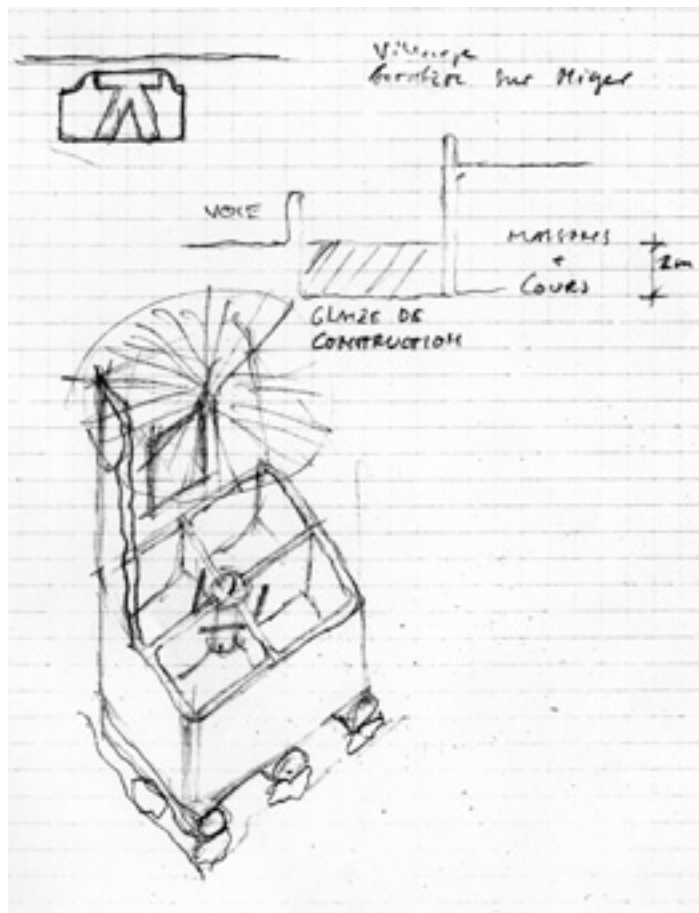
Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

Les dessins de Martin et la recette du cocktail de Mireille







Mme Bouda né Tendiégo
Andrée Marie Educatrice sociale
de formation veut correspondre avec
un ou une éducatrice sociale de
France

Adresse : Don: 50 34 50 46
tel 70 74 61 64

cocktail Gondwana 05/03/05

Fleur d'oeille
Jus de groselle
Jus de figue
Jus de canne
Rhum

bien frappe
glacé
Le pied ?

le chanteur ondule comme il fa
l'homme qui a la diarrhée n'a pas
peur de la nuit.
Chapitre 25 ou 27 ?

Hans voudrait ses sandales.
Soyons honnêtes, et si on perdait ses billets...
Un homme qui est couché n'a pas peur de
tomber
le bruit de la mer n'en fiche pas le principe de
mourir
Dans la boue, la nourriture est zéro

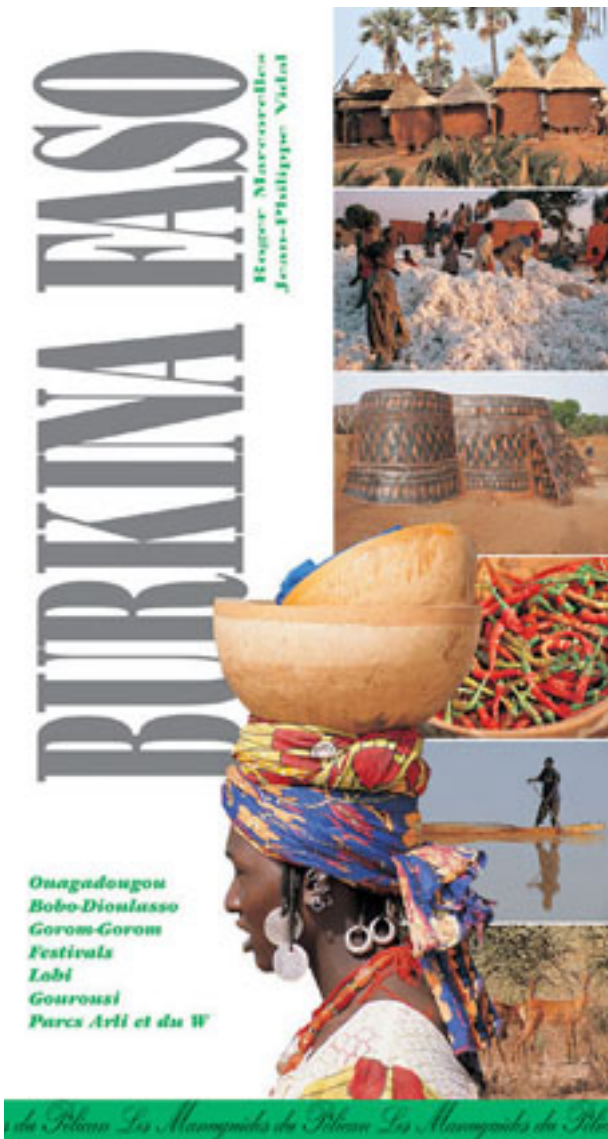


Fevrier - Mars 2005

LE MALI DE MAMIMANOU

Remerciements

Le Guide Burkina Faso de Roger Marcorelles



C'était Marco qui nous a donné le goût de partir pour Ouagadougou et de-là gagner le pays des Dogon au Mali. Il nous a indiqué **l'agence de William Baccon à Ouaga** pour organiser notre périple. Son guide (publié seulement depuis 1 mois) nous a été très précieux.

Marco fait partie de ceux qui nous ont permis de faire un voyage fabuleux.